

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

MAGASIN

BAS-CANADA.

TOME II.

OCTOBRE 1832.

NUMERO 4.

VENGEANCE DU NIL.

L'EGYPTE a deux vengeurs : l'un veille à sa fortune,  
 Caché, comme un géant dans les monts de la Lune,  
 Fleuve et dieu, c'est le Nil; l'autre, démon des airs,  
 Dort sous les autres noirs de la lybique chaîne;  
 Et quand son aile immense au midi se déchaine,  
 Tout le ciel se revêt du sable des déserts.  
 Cambyse les brava : conquérant sacrilège !

La cour de Sésostris pleurait à son cortège,  
 Son bras s'était levé sur les prêtres d'Isis;  
 Il chassait devant lui, sous un bâton profane,  
 De leurs dieux ruminans la blanche caravane  
 Enlevée aux palmiers des saintes oasis.

Ses soldats, enivrés de faciles victoires,  
 Escaladant les sphinx par les assises noires,  
 Mutilaient, en riant, leurs faces de granit;  
 Tout portait de leur fer la sacrilège empreinte,  
 Depuis le lac Mœris, miroir du labyrinthe,  
 Jusqu'au puits du tropique, où l'Egypte finit.

Les dieux étaient muets : déjà l'armée impie,  
 Transfuge du désert voyait l'Ethiopie;  
 Le simoun se leva contre tant d'hommes seul;  
 Seul, il prit le désert sur ses ailes brûlantes,  
 Et sur le front courbé des hordes insolentes  
 Il le précipita comme un vaste linceul.

Aujourd'hui les cités de l'Egypte sont mortes :  
 Memphis n'a plus de dieux, Thèbes n'a plus de portes;  
 Les géans de Mennon s'écroutent, et pourtant  
 On dirait que le Nil, couvert de deuil, attend  
 Qu'un céleste pouvoir éclate et donne encore  
 Un peuple à ces débris que le sable dévore.

Le ciel aime l'Égypte, et ses palmiers si beaux  
 Ne lui sont pas donnés pour couvrir des tombeaux ;  
 Le bedouin vagabond, l'Arabe qui butine,  
 Naissent-ils pour flétrir les fleurs d'Éléphantine,  
 Les gazons du Delta, jardin aux fraîches eaux,  
 Couronné par le Nil d'harmonieux roseaux ?  
 Non : de nouveaux destins, dignes des premiers âges,  
 Sont réservés encore à ces muets rivages ;  
 Tout un peuple chassé du ciel oriental  
 Un jour doit revenir à son berceau natal ;  
 De Memphis à Luxor ces immenses ruines  
 Qu'un bras dévastateur amoncelle en collines,  
 Ces temples, ces tombeaux, ces pilônes croulans,  
 Qui tombés sous le poids de leurs quatre mille ans,  
 Sont, dans ces blancs déserts où toute vie expire,  
 Les germes de granit d'où renaît un empire.  
 Le Nil les a gardés ; le Nil veille sur eux ;  
 Qu'aucune main ne touche à ces débris poudreux,  
 De peur que, réveillant sa colère assoupie,  
 Il n'engloutisse un jour la caravane impie,  
 Fellahs et voyageurs, cavaliers et chevaux,  
 Sacrilège butin des Cambyses nouveaux.

MÉRY ET BARTHELEMY.

## MÉMOIRE

### SUR LES MOYENS D'ACCELERER LA RECRUE DES TAILLIS.

Le besoin, la cherté, la rareté du bois ne sont point une question.

Le mauvais état de nos forêts résulte d'un grand nombre d'abus, et principalement des vices de l'aménagement et du peu de soins qu'on apporte à diriger la culture des forêts.

Il ne faut pas se laisser de le redire, au risque de voir une fois de plus la vérité effrayer ou soulever l'ignorance, l'habitude et le préjugé ; nos forêts vides, nos foyers glacés, nos manufactures et nos ateliers à feu en état de décline, notre marine obligée de se pourvoir dans des climats éloignés, servent de preuve à l'appui de ce que nous avançons.

L'agriculteur vulgaire se circonscrit dans la culture de son champ et se borne à recueillir des plantes annuelles ; il ne pense guère à connaître toute l'étendue du domaine de l'agriculture ; il borne ses soins aux objets de ses jouissances, et arrête ses méditations là où finissent ses opérations.

Parmi les grands propriétaires, éloignés de leurs propriétés,

la plupart distraits par des occupations qui les éloignent des champs et les forcent à négliger de véritables richesses pour donner cours trop souvent à une carrière politique semée d'écueils, abandonnent à des personnes étrangères le moyen de mettre à profit de grandes ressources ; d'autres ne connaissant de leurs biens que le prix qu'ils tirent de leur bail, ignorent ou négligent le moyen d'améliorer leur fonds et d'en augmenter les produits.

Ainsi le plus précieux des arts, l'atelier le plus abondant de la fortune publique et privée, celui qui emploie le plus de bras, celui qui nourrit toute la nation, demeure désert ou abandonné à des mains que la pensée, l'observation n'éclaircissent point encore.

D'ailleurs le fermier n'ayant qu'une jouissance précaire et fugitive, par le peu de durée des baux en France, ne peut rien entreprendre pour l'avenir ; la postérité ne sera point pour lui, parce que ce n'est pas la sienne qui profiterait de ses soins ; le présent est tout. Le bénéficiaire qui ne peut se recueillir dans une courte jouissance ne peut entrer dans le plan de nos fermiers momentanés : dès-lors plus d'observations sur les causes et les effets qui ont quelque lenteur ou une longue durée ; d'autre part, il y a des soins utiles qui paraîtraient prendre sur les jouissances à venir, qui ne sont point à eux ; dès-lors elles sont donc interdites au fermier du moment.

Tout homme qui a un peu pratiqué les forêts et examiné avec attention la recue et la progression des taillis, aura remarqué que, dans les bons sols, la pousse, après l'exploitation, est si vigoureuse et si forte, et les brins si multipliés, qu'au bout de quelques années il n'est possible d'y pénétrer qu'avec beaucoup de peine, et que les jeunes taillis, parvenus à l'âge de quatre à cinq ans, restent pendant cinq à six ans dans une espèce d'inaction, que pendant ce temps ils n'ont qu'une croissance presque insensible : la raison en est très-simple ; les bois blancs ou morts-bois, comme condriers, épines, marseaux, aunes, genets, croissent en abondance, et font avec les rejets du chêne, déjà trop épais, un massif qui empêche l'air d'y pénétrer et de recevoir la douce influence du soleil qui vivifie tout.

Cependant les bordures des jeunes taillis qui sont sur la plaine continuent leurs progrès, et leur croissance en grosseur et hauteur est souvent plus que double de celle du taillis intérieur, quoique du même âge : l'on en sent parfaitement la raison physique : c'est que ces bordures reçoivent l'influence de l'air et du soleil et la belle crue en est l'effet ; elles n'ont point éprouvé les causes de ralentissement.

Il serait donc très-possible de prévenir cette stagnation de

L'intérieur en le débarrassant des brins inutiles et superflus et du mort-bois : on sentira encore mieux la nécessité de cette opération, si l'on observe que les espèces de bois blancs et morts-bois croissent plus promptement que le chêne, le hêtre, &c. ; que dans les premières années, ces morts-bois couvrent ou étouffent, par leur ombrage, le chêne, qui ne prend sa crue que plus lentement ; leur progrès est même si rapide que si, dans les trois ou quatre premières années, l'on coupait ces arbrisseaux, ils repousseraient assez vigoureusement pour regagner encore une fois la hauteur du chêne, ce qui est d'expérience, et l'opération serait manquée ; il faudrait la recommencer ; on aurait le double de frais et point de profit ; on aurait manqué un avantage essentiel que procure la présence, pendant quelque temps, de cette mauvaise espèce, qui est de forcer la bonne à s'élever perpendiculairement et à se former en belle tige.

L'émondage et le nétoyage par pied qu'il convient de faire dans ces jeunes taillis, ne doit s'opérer qu'après la cinq ou sixième année révolue de la recrue ; alors les brins de chêne destinés par la nature à s'élever et former le taillis, sont bien marqués dans les trochets par leur consistance en grosseur et en élévation ; le bois blanc et les brins surnuméraires du chêne étant coupés à cet âge, les principaux conservés, sans trop dégarnir, prennent l'empire sur les arbustes parasites et les étouffent.

Le taillis étant ainsi débarassé s'élève et grossit promptement, parce qu'il reçoit l'influence de l'air nécessaire à tous les végétaux et acquiert la supériorité à laquelle la nature les a destinés.

Cette opération d'émondage ne doit se faire qu'à commencer du mois de novembre jusqu'au premier avril ; après la chute des feuilles, on distingue mieux ce qu'il convient de couper.

Il faut se servir de bûcherons entendus, et faire diriger les travailleurs par des gardes soigneux ; ne point donner l'ouvrage à faire à l'entreprise à tant par cent de bourrées : l'on sent que le manœuvre prendra peu ou point de précaution ; et, pour faire sa condition meilleure, coupera souvent ce qu'il faudrait réserver, pour qu'il ne sacrifie par l'intérêt du propriétaire au sien : il faut payer ces manœuvres à la journée, ils n'auront aucun intérêt de couper de gros brins pour avoir plutôt fait leurs bourrées ; il faut leur faire conduire l'émondage sur la plaine ou sur les chemins, ou dans les vides et les clairières. Quand un canton sera achevé, l'on peut alors traiter avec eux, à raison du cent de bourrées ; il n'y aura plus de crainte, en y ajoutant toujours la précaution de surveiller

la quantité restante, et la nature de ce qui est coupé.

Il faut encore observer qu'il se trouve, dans des taillis, des cantons assez considérables qui ne sont peuplés que de coudriers; alors il faut conserver tous les principaux brins de chaque trochet, les débarasser des épines; ces brins grossiront. Le coudrier, même à l'âge de dix, quinze et vingt ans, fait du charbon de bonne qualité.

La dépense, pour parvenir à l'émondage, et ensuite à en faire des bourrées, n'est pas une perte pour le propriétaire; le prix qu'il peut en retirer paie non-seulement ses frais, mais il s'y trouve un bénéfice réel dans les pays de consommation où il y a des tuileries, ou dans ceux qui sont près des bois.

Comme c'est en hiver que l'on fait faire ce travail, la journée du manœuvre est à bon compte.

Quand le propriétaire ne trouverait pas que le produit compensât seulement la dépense, il se trouvera bien récompensé de son opération, par l'avantage et la valeur qu'elle donne au taillis; en effet, il faut observer qu'il ne reste plus dans la stagnation; qu'il croît et s'élève considérablement par l'influence de l'air qu'on lui a procuré et par l'extirpation des brins de bois parasite: l'expérience a prouvé mille fois que le taillis gagne au moins un quart en valeur.

Des personnes qui ne connaissent point la marche que la nature suit dans la croissance du bois, pourraient objecter que ces brins que l'on coupe pour éclaircir les trochets trop touffus et les autres arbrisseaux, ne se trouvent plus lors de l'exploitation du taillis à quinze, vingt, vingt-cinq et trente ans, l'on n'a opéré qu'une compensation d'un taillis plus élevé avec un plus garni; mais cette objection est une erreur démontrée.

Parcourez tous les taillis des forêts, depuis l'âge de dix jusqu'à vingt-cinq et trente ans, vous y verrez presque tous les morts-bois, les brins de trochet de chênes, charmes qui n'ont pu s'élever, morts par l'ombrage des mâchés brins qui ont pris la supériorité en s'élevant, et les ont étouffés; ces bois morts sont en très-grande quantité, et les pauvres vont les ramasser.

En bien! c'est ce bois destiné à périr qui gênait la croissance pendant six à sept ans, que l'on a extirpé, et dont le propriétaire ne tirait aucun profit; ces observations se reproduisent sans cesse sous nos yeux.

Un jardinier qui aura semé un légume trop épais, lorsqu'il commence à s'élever, s'empresse d'en arracher une grande partie, pour faire profiter l'autre, et en tirer un plus grand avantage.

On en fait autant dans les colzats et navettes et dans les pépinières.

Il en est de même des bois, et tout observateur sentira cette vérité incontestable.

L'on doit faire remarquer que, dans les taillis peu peuplés, cette opération n'est pas aussi nécessaire, parce qu'ils reçoivent plus d'air.

Si l'on faisait cet émondage dans tous les bois du royaume qui en sont susceptibles, ils fourniraient un quart et plus de bois de consommation, et amélioreraient les brins destinés à devenir des arbres de futaies.

On voit que cette opération est véritablement une opération de propriétaire et non de fermier, parce que le fermier n'oserait le faire dans des taillis dont il n'aura pas la coupe; que le propriétaire ne le pourrait, sans craindre que le fermier n'en fit contre le maître une objection lors d'un nouveau bail. Nouvelle preuve contre la brièveté de nos baux. B.

### LES EXILÉS DE BRUXELLES.

La ville que j'habite est, depuis quinze ans, le rendez-vous des célébrités proscrites de tous les coins du globe. Pendant quinze ans, *grande mortalitas cœvi spatium*, dirait Tacite, Bruxelles a servi de lieu de refuge, de champ d'asile universel. A chaque instant dans les promenades, au spectacle, dans les églises, on coudoyait une illustration. Le Parc était semé de colosses politiques, et si les grands débris se consolent entre eux, jamais cité ne fut plus féconde en consolations. Les minorités révolutionnaires d'Amérique, d'Espagne, de Portugal, de Naples, de Piémont, y avaient leurs représentans; et la France, qui pendant trente ans fatigua l'hospitalité de toute l'Europe, n'avait eu garde de manquer à ce congrès de puissances déchues. Mais chez elle enfin (et la légende de sa monnaie n'est pas menteuse, *Dieu la protège!*) chez elle s'est levé ce soleil de liberté qui semble devoir éclairer tour à tour toutes les contrées de l'Europe. Nos vieux proscrits ont voulu s'y réchauffer, et les voilà qui s'envolent comme ces oi-eaux voyageurs que rappelle, à l'approche de l'hiver, la tiède haleine du midi. Je me plais aujourd'hui, en voyant les affiches qui annoncent la vente de leur mobilier ou la location de leurs maisons, à me rappeler les momens que j'ai passés sous le toit de l'exilé, et l'intérêt si vif qui m'entraînait auprès d'eux, et les conversations si piquantes dans lesquelles, comme Napoléon, ils faisaient de l'histoire sans s'en douter, et mon désappointement, car on est aussi désappointé parfois, quand je ne trouvais qu'un homme là où les lectures et le prisme des panégyristes m'avaient promis un héros.

Peut-être ces souvenirs, tout personnels, réveilleront-ils ailleurs quelque sympathie, et ne manqueront-ils point d'a-propos, maintenant que la plupart des exilés vont revoir ce merveilleux Paris, après lequel ils soupiraient depuis si longtemps. Je rapporterai naïvement l'impression qu'ils firent sur moi, et si la vérité n'est pas toujours un éloge, ce n'est certes pas que je veuille rouver d'anciennes blessures ou insulter à la vieillesse et au malheur, mais nous avons marché si vite depuis quarante ans, nous sommes si loin de 92, qu'un siècle tout entier semble nous séparer de ces hommes. Tout vivans que sont quelques-uns, tous appartiennent déjà à l'histoire ; la postérité a commencé pour eux, et l'écrivain ne leur doit plus que la vérité.

Tout les attirait et les fixait à Bruxelles : la communauté de langue, de mœurs, d'habitudes, la beauté de la ville, le paysage si varié qui l'environne, les principes hospitaliers des habitans. Les vieux débris de la Montagne et la rédaction du *Nain jaune* y trouvèrent une protection aussi décidée, une hospitalité aussi amicale que les exilés de Gand.

Quelques exilés, certains jeunes Piémontais entre autres, ne se faisaient remarquer que par l'excellence de leur tenue aristocratique et la perfection du nœud de leur cravate. Fervens adorateurs de la mode, on les voyait papillonner sans cesse autour des fraîches fleurs d'Albion dont le Parc est diapré aux jours de travail, quand les consommateurs seuls ont le privilège de la promenade, et que les producteurs restent chez eux. On dit que César, méditant ses projets révolutionnaires, se promenait nonchalamment dans les rues de Rome, la ceinture lâche et la robe parfumée. Ainsi faisait le marquis de Prié. J'aime à croire que Sylla, rencontrant le marquis dans les rues, se fût écrié aussi : "Je vois dans ce jeune fashionable plusieurs Marius." Pour moi, dont la vue ne perce pas si loin, j'aimais mieux me rapprocher des Marius dans la contenance desquels se retrouvaient quelques vestiges de Minturne et de Carthage.

Je me rappelle un jour que se trouvaient réunis le général Zaldivar, celui-là avait servi sous les cortès d'Espagne ; Guillaume Pape, le Napolitain, qui prouva en 1821 que pour mener à terme une révolution, valeur, droiture et patriotisme ne suffisent pas, et le libérateur du Pérou, San Martin. C'était à un bal, et ces trois figures, brunes, velues, dominantes, celle de San Martin surtout, si noble, si décidée, qui rappelle Dugommier et Kléber, tranchaient violemment sur le teint beurre frais, blûtré et lûché des fashionables belges et anglais. San Martin et Zaldivar s'étaient vus en Espagne ; la reconnaissance fut affectueuse ; puis dans une embrasure

de fenêtre chacun parla de ses combats, des succès obtenus, des fautes que l'on pouvait éviter, de la nature des lieux et du caractère des hommes. La langue française était souvent rebelle; mais elle finissait par se plier à la pensée, et alors l'étrangeté de l'expression ou la fréquence du geste qui cherchait à la suppléer, ajoutait je ne sais quelle grâce à ces merveilleuses narrations. San Martin nous racontait, entre autres choses, son passage des Andes lorsqu'il marchait à la délivrance du Chili. C'était un chant de l'*Araucana*. Les premiers corps de ses nègres et de ses mulâtres étaient parvenus avec lui au pied de la montagne, haletans, épuisés sous un ciel de feu; mais à mesure qu'ils gravissaient les rocs et perçaient les vieux bois des Andes, l'atmosphère se rafraîchissait, plus piquante et plus acérée à chaque pas, jusqu'à ce qu'enfin arrivé au sommet le général voyait, au milieu des rayons d'un soleil étincelant, ses nègres tomber morts de froid, cherchant en vain à aspirer un air déjà trop raréfié pour leurs poumons.

San Martin est, sans contredit, un des hommes les plus complets, pour parler comme les habiles, que l'on puisse rencontrer: excellent militaire, esprit élevé, caractère ferme, aussi bon époux, aussi bon père qu'un bourgeois, d'un abord franc, et qui attire irrésistiblement. On ne sait comment expliquer le repos auquel il s'est condamné dans toute la vigueur de l'âge et du génie.

Que d'anecdotes curieuses, que de faits inaperçus, que d'observations neuves sur la révolution française ne recueillait-on pas auprès des vieux conventionnels, des Chazal, des Ramel, des Merlin, des Mailhe, des Berlier, des Barrère, et de tant d'autres moins connus?

Berlier et Chazal s'occupaient beaucoup d'études historiques; le premier en amateur un peu pâle, le second en esprit ingénieux et original, mais systématique, car l'esprit ne supplée jamais à l'érudition.

Mailhe et Merlin (car je ne puis forcer ma langue à dire avec le beau monde d'ici, le *comte* Merlin; qui se rappelle en France que Merlin est comte? Quelques-uns, dit-on, attachaient pourtant de l'importance à ces misérables hochets de la vanité impériale, les femmes surtout). Le plus bouffon était S. A. S. le prince archichancelier de l'empire, qui disait à ses vieux collègues de la Montagne: «Mes amis, quand nous sommes entre nous, appelez-moi tout bonnement *monseigneur*! Le pauvre homme! Le mais aussi, est-ce bien vrai? je le rends comme je l'ai pris!» Mailhe donc et Merlin se retranchaient dans leur jurisprudence. Mailhe, consulté de tous les points de la France et du fond même de l'Allemagne, aime la science comme l'on aime sa maîtresse; les années n'ont rien refroidi

de cette passion ; il semble même qu'il soit avocat avant d'être homme ; et ses cliens le retrouveront à Paris tel qu'ils l'y avaient connu. Merlin est prodigieux ; à l'âge de soixante-seize ans, il conserve toute la verdeur de la jeunesse. Endurci au travail, non-seulement il a dirigé la dernière édition de son *Répertoire de jurisprudence*, et de ses *Questions de droit*, publiée en Belgique, mais il en a revu lui-même toutes les épreuves avec l'infatigable et minutieuse attention d'un correcteur de trente ans. Il y a du Voltaire dans cet œil de renard, dans cette figure sèche et anguleuse : le dos un peu voûté, la démarche rapide et affairée.

Sieyès est vieux et malade ; il vivait fort retiré, je l'ai peu vu. Un beau parleur, c'était Ramel ; verbeux, redondant, orateur de loge, mais spirituel et instruit, vous poursuivant d'un feu nourri d'anecdotes ; on eût dit le facond Ulysses,

*Qui mores hominum multorum vidit et urbes ;*

extérieur négligé, redingote gris de fer, culotte courte, bottes à la Suwarow, habile financier d'ailleurs, calculateur exact et difficile. Il me disait un jour que de tous les ministres des finances, celui dont les budgets étaient le plus artistement fabriqués et prêtaient le moins à la critique, c'était M. de Villèle. Voici ce qu'on racontait de Ramel ; je ne garantis point l'authenticité de l'anecdote, mais c'était un bruit commun à Bruxelles, il y a quelques dix ans. On prétend que Ramel était l'intendant ou le majordome de la maison de Cambacérés : il faut vous figurer un vieillard respectable en perruque et en habit marron, allant tous les matins à Sainte-Gudule, notre cathédrale, près de laquelle il était logé ; un domestique le suivant, portant un gros livre d'Heures. Là, Cambacérés s'agenouillait sur la terre nue, entendait la messe et restait plongé dans de longues méditations ; *quantum mulatus ab illo !* Un jour Ramel lui rendait compte des menus détails de la domesticité. Un tel s'était dispensé tel jour de son service ; un autre avait cassé un verre qu'on pouvait estimer à cinquante centimes, &c. . . . Cambacérés écoutait le rapport, et le fameux Cambon, du comité des finances de la Convention, le créateur du grand livre de la dette publique, assistait à la séance. Cambon sortit avec Ramel. Une fois dans la rue : "Ramel, mon ami, lui dit-il, tu dois être dans le besoin ; puis-je t'être utile ? ma bourse est à ton service. — Eh ! d'où te vient cette idée ? répond Ramel ; je ne suis pas riche, sans doute, mais je ne manque de rien. — Comment ! s'écrie Cambon avec la brusquerie de son accent méridional, tu ne manques de rien, et tu te fais de gaieté de cœur le valet de ce vieux drôle ! Il n'y a qu'une seule excuse pour un tel mé-

tier, c'est de mourir de faim ; et tant pis pour toi, qui n'as pas même cette excuse-là."

On doit le reconnaître, la plupart de ces républicains étaient admirables d'abstinence et de désintéressement. Les types, sous ce rapport, étaient ce même Cambon, Barrère, Buonarrotti, l'un des descendans de Michel-Ange, l'un des complices de Babeuf. Buonarrotti, au milieu du dix-neuvième siècle, a dans les lois agraires et l'égalité absolue, la foi robuste et ignare d'un ami de C. Gracchus ; mais il était sublime quand, découvrant sa tête toute blanche, il nous chantait *la Marseillaise* avec une harmonieuse voix d'Italien, un regard d'inspiré et de grosses larmes dans ses joues.

C'était là le beau côté de ces hommes. Le sang avait pu rougir, mais jamais l'argent n'avait sali leurs mains. D'ailleurs il leur restait bien des préjugés qui feraient sourire notre philosophique génération. Les vieilles haines de 95 n'étaient pas mortes dans le cœur des uns ; quelques autres n'ont pas encore, aujourd'hui même, la pleine intelligence de leurs actes et des résultats qu'ils ont amenés. J'avais eu avec un conventionnel une petite discussion d'intérêt. Il paraît que j'avais tort, puisque nos arbitres me condamnèrent ; mais alors j'étais persuadé de mon droit, et je me plaignais vivement de ma partie à un de ses collègues, vieux puritain de la Montagne : "C'est votre faute, me dit-il, vous étiez prévenu, vous saviez qu'il était Girondin. Girondins, Dantonistes, modérés, autant de fripons, gens qu'on peut voir dans le monde, mais avec qui il ne faut jamais faire d'affaires !"

Ces préventions de l'autre siècle nous font pitié ; mais, ayons-le, était-il donné à l'homme d'oublier à tout jamais ces haines d'anthropophages, cette guerre d'extermination, dont la tribune était le champ de bataille ? "Vous devez voir avec peine ici quelques-uns de vos anciens collègues, disais-je un jour à Chazal.—Non, me répondit-il ; j'ai tout oublié, et du fond du cœur ; mais franchement, quand je me rappelle certains momens de notre révolution, je crois, sans amour propre, qu'il y a peut-être quelque vertu à oublier. Par exemple, écoutez ceci. Plusieurs mois après le 31 Mai, deux ou trois de mes collègues et moi, fatigués de ces jours sans repos, de ces nuits sans sommeil que nous passions à Paris, nous nous rendîmes au comité de salut public. Vous l'emportez, dit l'un de nous aux chefs de la Montagne ; nous le reconnaissons ; nous croyions servir utilement la patrie sur nos chaises curules : la majorité nous prouve que nous nous sommes trompés ; mais qu'il nous soit permis du moins de marcher aux frontières, de combattre et de mourir à l'armée.— Mourir à l'armée ! répondit un membre du comité, je crois que c'était Saint-Just,

avec un sourire de cannibale, mourir à l'armée, vous, brigands ! Non, non ; c'est avec le bourreau, qu'il faut vous battre ; c'est à la guillotine qu'il faut mourir." Certes, il est des paroles plus cruelles encore que les actions, et qui, même après trente-six ans, doivent peser bien lourd sur le cœur.

Quant aux remords, aux cauchemars, aux furies orestiennes dont quelques braves gens les supposaient tourmentés, tout cela est fort poétique, sans doute, et le *trégicide* de M. Ballanche peut y trouver de mystiques et sonnantes périodes ; mais, pour parler prosaïquement vrai, dans mes longues études sur les votans, je n'ai pu surprendre un seul moment de repentir, ou seul mot de componction. Loin de là. . . D'autres auront sans doute été plus heureux. Voici, à ce sujet, une anecdote curieuse et exacte surtout dans les moindres détails.

C'était, je crois n'y voir encore, par un beau soleil de septembre 1822, sur les neuf heures du matin. Ma porte s'ouvre, et trois ou quatre jeunes Anglaises entrent l'une après l'autre. Vous savez de ces figures fraîches, fleuries, blanches et roses, qui dans une promenade, forment, de la cadette à l'aînée, une espèce d'escalier ; puis venait la maman, puis le papa, une belle tête de vieillard droit et bien conservé. Je ne savais que penser de cette visite. On se place ; le père me remet une lettre ; je vois qu'un de mes amis de Londres me prie d'être à Bruxelles le *cicerone* du porteur, sir Richard Phillips, imprimeur, journaliste, et membre du parlement d'Angleterre. Après les premiers compliments, sir Richard me demande si je connaissais Barrère, ajoutant qu'il désirait vivement le voir et causer avec lui. J'avais vu quelquefois Barrère au spectacle, où il était fort assidu, mais je n'avais jamais été chez lui. Je m'informe de son adresse, et nous nous dirigeons vers la rue de la Montagne. La maison était de modeste apparence. Arrivés au second étage, nous frappons à une petite porte, et nous nous trouvons, en présence du fameux rapporteur du comité de salut public. Lui-même était venu nous ouvrir.

Barrère est un vieillard de taille moyenne, maigre, le teint gris terne, l'œil vif, le sourire gracieux, d'une exquise politesse, de mœurs naturellement douces. Ce dernier point vous étonne, et pourtant rien de plus vrai. La peur seule l'a fait cruel. La qualité qui le distingue par-dessus tout, c'est l'esprit. Il crée et approfondit tout ; mais il résume admirablement une masse d'idées en une seule phrase qui a presque toujours une physionomie à soi. Il n'embrassera pas les larges faces d'une question, mais il en saisira avec un rare bonheur les pointes et les angles. Plusieurs mots de lui ne sont que trop fameux. Dès 1789, il consignait sur le papier tous les événe-

mens dont il était témoin. On sait que dans la belle esquisse du *Jeu de Paume* de David il est représenté prenant des notes : eh ! il est resté depuis lors dans la même attitude. C'est un homme-régistre. Ses mémoires, s'il en publie jamais, seront infiniment précieux ; car il a eu le secret de plusieurs partis, et l'immense manuscrit de maximes politiques qu'il a déposé chez un libraire de Bruxelles est un arsenal de pensées originales et piquantes. Dans ces dernières années, il s'est amusé à traduire de l'anglais les *somets* et *poésies fugitives* du Camoëns. Singulière destinée des soupirs d'amour d'un jeune et tendre troubadour du Tage d'être traduits en anglais par lord Strangford, cet âpre et rêche diplomate, et retraduits de l'anglais en français par Bertrand Barrère ! Je souscris d'avance pour une version en allemand par M. de Metternich.

La chambre de Barrère était un chaos de livres et de papiers épars : son mobilier, un mélange indigeste de pauvretés provinciales et de brillans débris échappés au naufrage des modes du Directoire. Au fond du lit on voyait un beau tableau italien des *Amours de Leda*, fort d'expression et de couleur ; sur la cheminée, un portrait de François 1<sup>er</sup>, déjà vieux, par le Titien ; portrait remarquable en ce que la figure du père des lettres est, sur cette toile, celle d'un brigand des Calabres, et qu'il est ressemblant.

A peine étions-nous assis qu'une dame d'une quarantaine d'années, qui paraissait familière dans la maison, entra, et vint se placer dans un coin de la chambre, qu'elle ne quitta plus. Il faut vous dire que Barrère ne comprend point l'anglais parlé, et ne le parle pas ; que, d'autre part, sir Richard ne sait pas un mot de français. Il fut donc convenu que je servais d'interprète. "Dites à monsieur, me dit sir Richard, que je me présente devant lui avec les sentimens de vénération qui animent un vrai disciple de Jésus-Christ, s'il se trouvait face à face avec son maître.—Monsieur dit qu'il se présente devant vous, &c." Barrère, étonné d'un pareil compliment, hésitait à répondre. Son enthousiasme, refroidi par quinze années d'anxiété, suivies de quinze années d'exil, ne pouvait se monter si vite au ton de son fanatique interlocuteur. Ces deux figures étrangères, ce dialogue par trucheman, ne contribuaient pas d'ailleurs à le réconcilier avec l'originalité de notre exorde *ex abrupto*. Cependant, au sérieux de la figure de l'Anglais, à l'impassibilité d'un traducteur juré, que je m'efforçais de conserver, il se remit assez pour remercier l'insulaire de la trop haute opinion qu'il avait conçue. . . . "Prenez garde, s'écria l'Anglais en m'interrompant, ce n'est pas à l'individu Barrère que cela s'adresse. Je le révère comme principe, comme représentant charnel d'une idée. . . .

Monsieur vous révère comme principe, comme représentant, &c. Oh ! cette fois je n'avais plus besoin de traduire la réponse. Les yeux de Barrère, passant rapidement de l'un à l'autre de nous, signifiaient, avec un gros point d'interrogation : Êtes-vous ici pour vous moquer de moi ? Bientôt pourtant un dernier regard jeté sur l'Anglais le rassura tout-à-fait. Il supposa sans doute qu'il se trouvait avec un membre du club de la *Tête de veau* ; je n'ose dire à ceux qui l'ignorent, ce que c'est que le club de la *Tête de veau* ; et la conversation devint franche et animée. On discuta le point de droit dans le fait du 21 Janvier, les formidables exigences de l'époque, la position de la France à l'égard des puissances étrangères, et celle des conventionnels à l'égard de la France et de leurs collègues. Enfin il fut convenu de traiter la question plus largement, et, à cet effet, de se réunir le sur-lendemain. On se sépara amicalement, et le lieu fixé pour l'entrevue fut le salon de David.

“ Savez-vous, me disait une jeune et jolie piétiste, dont le père aurait pu employer ses 200,000 livres de rentes à donner à sa fille une autre éducation, savez-vous pourquoi ce M. David, dont vous me parlez, est si laid ?— Parce que sa mandibule gauche est hors de toute proportion avec la droite.— Mais savez-vous pourquoi sa mandibule, puisque vous l'appellez ainsi, est enflée ?— On m'a dit que dans sa jeunesse il s'était blessé avec un fleuret.— Vous n'y êtes pas : vous saurez, monsieur, que M. David a condamné Louis XVI à mort.— Oui ; eh bien ?— Eh bien ! dès qu'il eut prononcé ce mot, *la mort*, à l'instant, et par une punition visible de Dieu, sa joue euffa.— *Prodigious !* comme disait Domenic Sampson, et ce qu'il y eut de plus touchant, c'est que ce fut à David seul que fut réservé cette faveur, sur les 387 membres de la Convention qui avaient voté comme lui.

— Je confesse qu'en fait d'histoire de France, les Bruxellois, en général, ne sont pas forts. Le brasseur d'un de nos pros-crits avait remarqué chez lui une fort belle épreuve du *Serment du Jeu de Paume*, suspendue au mur du salon : “ Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à mon ami.— Vous voyez, c'est le *Jeu de Paume*.” Là-dessus, mon homme de contempler la gravure dans un profond recueillement ; et puis se retournant avec un soupir : “ Avouez, monsieur, s'écrie-t-il, que cette passion du jeu est une chose bien terrible. Regardez toutes ces figures ; n'ont-ils pas l'air d'une bande de possédés ? Ces trois-là qui s'embrassent ne paraissent pas trop mécontents de leur journée ; mais celui-ci, en montrant Mirabeau, celui-ci qui serre les poings, comme s'il allait tomber en convulsion, je parie bien qu'il a tout perdu.” (*Historique.*) Et vous le

croirez sans peine ; car on n'invente pas de ces choses-là. Pour en revenir à David, nous étions chez lui le dimanche suivant, sur les dix heures. Paganel, Lejeune et Barrère s'y trouvaient réunis. Le dernier avait sans doute prévenu ses collègues sur le caractère du personnage auquel ils auraient à faire. Nous fûmes reçus fort gracieusement dans l'atelier du peintre. Nous y remarquâmes un excellent portrait de Pie VII, le *Bonaparte au mont Saint-Bernard*, divers sujets mythologiques, enfin le tableau auquel David travaillait alors, et qui n'est pas son chef-d'œuvre : *Mars désarmé par les Grâces*. Sir Richard prit la parole. "Dites à ces messieurs que, trois ans après la mort de César, aucun de ses meurtriers n'existait, et que je suis enchanté, trente ans après la mort d'un tyran, de me trouver avec quatre tueurs de roi : *But I am highly pleased, thirty years after the death of a tyrant, to meet with four kingkillers.*" Ses propres mots résonnent encore à mon oreille. Ces messieurs répondirent par une profonde inclination : l'étonnement semblait les empêcher de saisir la portée du singulier compliment qui leur était adressé. "Depuis que je suis au monde, répondit l'Anglais, je n'ai jamais rien mangé qui ait eu vie." Et il disait vrai. Stricte pythagorien, ce vieillard si vert et si frais ne s'était jamais nourri que de légumes. Il nous invita, dans un des premiers hôtels de Bruxelles, à un dîner où rien ne manquait en viandes et en poissons. Pour lui, une montagne de végétaux s'éleva sur son assiette ; mais il ne toucha pas même à une aile de poulet. Sa famille, au reste, ne l'imitait pas ; "Je n'ai, disait-il donc, jamais rien mangé qui ait eu vie ; ainsi l'on ne m'appellera pas anthropophage ou buveur de sang. Eh bien ! messieurs, soyez-en persuadés, si j'avais été à votre place, si je m'étais vu appelé à la haute mission de régénérer un peuple, et cela à la face de toute l'Europe, hurlant et grinçant des dents contre moi, j'en aurais fait autant, et même plus que vous.— Croyez, monsieur, dit David en mettant la main sur son cœur, que tout ce que nous pouvions faire, nous l'avons fait : notre conscience ne nous reproche rien, et la postérité nous rendra la justice de croire que nous avons rempli notre mandat tout entier."

David était un véritable artiste dans toute l'étendue de l'expression : il avait le génie et aussi les passions et les ridicules de l'artiste admirable. Quand il parlait peinture, enthousiaste de la beauté, il foudroyait d'avance, d'un style énergique et original, les sophismes aujourd'hui triomphants des amateurs du laid ; tirez-le de là, il tombait dans l'absurde. Une faculté d'artiste qu'il possédait à un haut degré, c'était d'avoir toujours présents à la mémoire les traits qu'il avait vus une fois.

→ Aujourd'hui, pourtant, David est fort peu estimé comme peintre - voyez Sources de l'esquimaux - L'École Anglaise de peinture -

Le nom d'un personnage quelconque lui échappait-il, il prenait son crayon, et pour peu que vous eussiez connu celui dont il voulait parler, vous le nommiez à l'instant à la vue du croquis qu'il avait jeté sur le papier. D'autre part, une de ses manies d'ariste était de vouloir passer pour excellent musicien : Nous nous plaisions, au spectacle, à l'entendre raisonner musique : assurément vos perruquistes les plus déterminés eussent été des novateurs auprès de lui. Et pourtant : " Sans doute, disait-il quelquefois, je crois être un peintre passable, puisque tout le monde le dit ; mais si j'avais cultivé la musique, si j'avais suivi le goût dominant qui m'y portait, cest alors qu'on eût réellement vu tout ce que je pouvais faire."

Quant à la politique, David était encore un artiste, c'est dire assez qu'il était fort au-dessous de l'éminente position où les circonstances l'avaient lancé. Dans la conversion avec sir Richard, il ne parlait que des fêtes, des chants, des pompes de la révolution. " Ah ! monsieur, s'écriait-il avec enthousiasme, vous ne pouvez vous faire une idée des merveilleuses processions, des brillantes cérémonies qu'amenait chaque jour : c'était de la magie ; c'était la baguette des fées. La raison et la liberté traînée sur des chars antiques ; des femmes superbes, monsieur, la ligne grecque dans toute sa pureté ; de beaux jeunes gens en tunique, de belles jeunes filles en chlamyde, et qui jetaient des fleurs ; et puis, à travers tout celz, les hymnes de Lebrun, de Méhul, de Rouget de Lille..." Et le voilà qui fredonnait *la Marseillaise*. Il lui était donné de pénétrer jusque-là dans les mystères de la révolution. Cependant ses collègues attaquèrent plus vivement la grande question entamée deux jours auparavant. Pour aviver la discussion, je combattis leur avis, et tour à tour argumentant et traduisant, j'appris beaucoup dans cette matinée.

Cette conversation me poursuivit. Le soir, j'entendais encore ce bruit de voix ; je me croyais aux ides de Mars ; j'avais vu César, percé de vingt-trois coups de poignard, tomber aux pieds de la statue de Pompée. Et puis venaient de vagues pensées : le meurtre de César est-il un crime ou le juste prix de ses forfaits ? Ceux qui en ont pris sur eux la responsabilité, et qui furent à la fois, dans ce mémorable procès, jurés, juges et bourreaux, méritent-ils l'exécration de l'univers ou doivent-ils être bénis par tout homme qui sent battre son cœur dans sa poitrine !...

De plus en plus je quittais les bords de la Seine et les boulevards de Bruxelles, et mes préventions bonnes ou mauvaises : je me trouvais à Rome à la première veille de nuit. Le sénat se rassemblait au temple de Mars. Les pères conscrits accouraient pleins de terreur, de trouble et de joie. *Frequen-*

*Dupuy, pourtant, dans l'origine des cultes, avoue que tout cela était parfaitement manqué.*

*tissima erat curia.* La grande cause de la liberté du monde allait se juger. Cicéron exposa les faits; il était désintéressé dans la question. Antoine se leva ensuite, et accusa Brutus; il avait assez d'esprit et d'éloquence pour une pareille cause. Mais quand Brutus lui répondit, on sentit que celui-là n'avait besoin ni d'éloquence ni d'esprit.

Quant aux trois discours prononcés dans cette occasion, je me propose de les publier dans une vingtaine d'années, si la *Revue de Paris* existe encore, et moi aussi. BARON.

## DE QUELQUES LOCUTIONS BIZARRES.

Dans la comédie intitulée *les Académiciens* et qu'on attribue à SAINT-ÈVREMENT, on voit les *immortels*, depuis peu institués sous la protection du cardinal de RICHELIEU, se livrer à une rude polémique grammaticale. C'est là que les partisans des *car*, des *quoique*, des *parce que* soutiennent le terrible choc des ennemis acharnés de ces mots, des guerriers lexicographes qui n'auraient pu voir *car* figurer dans un vers sans éprouver une sueur froide, sans avoir la chair de poule par tout le corps. Dans notre siècle tout positif, où notre langue est faite, dieu-merci, et où l'on ne songe plus qu'à la défaire, de pareils combats nous paraissent bien puérils. On refuse de rendre grâce à ces gens pétris de grec et de latin, qui ont empêché les Français de bégayer pendant plusieurs siècles.

Un des membres de ce tribunal devant lequel le grand CORNEILLE devait bientôt faire courber l'orgueil de l'amant de Chimène, un des *Académiciens* de Saint-Èvremont, ne voit partout que réformes lexicographiques. Il frappe d'estoc et de taille contre des mots qui n'en peuvent mais. Heureusement que ses coups ne sont pas toujours mortels. Dans le fort du combat, il attaque la locution *fermer la porte*, et il s'écrie :

La mode, chaque jour devenant la plus forte,

Fait dire impunément que l'on ferme la porte.

La mode cependant autorise des mots

Dont on se sert souvent assez mal à propos.

Pour avoir moins de froid, à la fin de Décembre,

L'on va pousser sa porte et l'on ferme sa chambre.

Cet argument semble juste, depuis que, chez-nous, le mot *fermer* est devenu synonyme de *clôre*; mais, dans *fermer la porte*, le mot *fermer* n'est que le mot italien *fermare*, qui signifie arrêter, fixer. Tout le monde a entendu le terrible *ferma!* de voleurs de grands chemins en Italie. Une *ferme*, dans sa signification primitive, n'est pas un ensemble de terrains *fer-*

més, clos, mais bien l'acte, l'arrêté que font deux contractans, relativement à des terrains productifs.

L'abbé DESFONTAINES, dans son petit livre inutile *Dictionnaire néologique*, trouve fort étrange qu'on dise *rentrer dans ses foyers*. Il pense qu'autant voudrait affirmer que l'on *rentrer dans ses cheminés*. Un décret de ce conquérant européen qui fit la guerre à tout, excepté aux mots, ordonnait à quelques malheureux soldats de *rentrer dans leurs foyers*. Un plaisant ajouta : *s'ils en ont*.

Le joli poème du P. SANLECQUE, sur les mauvais gestes des prédicateurs se termine ainsi :

Tantôt quand mon esprit n' imagine plus rien,

J'enfonce mon bonnet, qui tenait déjà bien.

*Enfoncer* nous présente l'idée de faire passer un corps de l'extérieur à l'intérieur. On *enfonce un clou dans un mur* ; un *baténu s'enfonce dans l'onde*. A lieu d'*enfoncer son bonnet dans sa tête*, il faut *enfoncer sa tête dans son bonnet*. On dit et on écrit tous les jours : Ces gants sont trop étroits ; *ils ne peuvent entrer dans ma main*.

Mais les rhéteurs vous jurent que les deux locutions que je blâme sont excellentes, en vertu des lois du trope appelé *hypallage*, le plus hardi, le plus extravagant de tous les tropes, même en y comprenant la prosopopée, dont la moindre fonction est de faire revivre et parler les morts. Ainsi donc, mesdames, si vous voulez faire usage de toute votre hardiesse, employez l'audacieux hypallage, et *enfoncez courageusement votre chapeau dans votre tête*, comme un guerrier *enfoncé le fourreau dans son épée*.

Je lis dans un roman fameux : " M. Thomas se promenait sur la place Royale, *les mains derrière le dos*, comme un homme qui a marié toutes ses filles."

*Derrière le dos* ! Est-ce encore là un hypallage ? ou bien l'auteur veut-il dire que M. Thomas avait les mains sur son ventre ? car *derrière* relativement au *dos* est précisément en ce point. Quant à moi, sauf clameur d'Académicien, je dirais que M. Thomas se promenait *les mains sur le dos*... *Les mains sur le dos* ! vont s'écrier à leur tour quelques épilogueurs de mon espèce ; *sur le dos* ; vous voulez donc que votre M. Thomas soit bossu ?... Je n'ai rien à répondre. Choisissez donc des trois mots *sur*, *devant* et *derrière*.

A propos de *bossu*, pourquoi disons-nous *rire comme des bossus*, pour exprimer *rire de bon cœur* ? Les bossus rient-ils plus que les autres humains ? Ont-ils plus souvent occasion de rire ? Les dieux de l'Olympe leur ont-ils départi quel-

que chose de ce rire inextinguible qui les saisit, lorsqu'ils virent Vulcain boiter pour la première fois ?

Vous le dirai-je ? Je pense que dans la locution *rire comme des bassus*, nous retranchons deux mots qui ne prouvent pas notre charité envers le prochain. Hélas ! la véritable locution est celle-ci : *rire comme on rit des bossus*. La double bosse de Polichinelle fera toujours de ce personnage bizarre un objet plaisant pour les petits enfans et pour leurs bonnes.

Le retranchement des deux mots dont je viens de parler est un demi-euphémisme, une demi-politesse de langage. Mais voici un euphémisme complet. *On donnerait dix ans de moins à cette dame...* En pareil cas, *retrancher*, c'est *donner*, c'est *donner de la jeunesse*, de la grâce, de la fraîcheur.

Et ce mélange, exquis de tant d'aimables choses. Si c'est là un hypallage, à la bonne heure : je le préfère à une prosopopée ; car faire rajeunir vaut mille fois mieux que faire revivre. J'aimerais beaucoup mieux vous donner cent lignes de moins que d'en écrire une de trop. Cependant en voici encore quelques unes pour vous faire remarquer la bizarrerie de l'expression *franc hypocrite*... Quels mots semblent moins faits pour se présenter ensemble ? Ne devraient-ils pas hurler d'effroi, de se voir accouplés ? *Franchise et hypocrisie* ! la vie et la mort, le ciel et l'enfer, Oromase et Arimane. Et pourtant, MOLIERE, dans une des préfaces du *Tartufe*, ne craint pas de dire : *Après avoir introduit mon franc hypocrite*. Cette locution est fort remarquable sous la plume d'un homme qui, dans le *Misanthrope*, avait peint l'altière franchise, et qui venait de retracer la basse hypocrisie, dans la pièce dont il faisait la préface. Molière ici ne songeait point à faire une plaisante antithèse, comme dans le prologue d'*Amphytrion*, où Mercure dit à la déesse des ténèbres : *Bon jour, la Nuit*.

Le temps où le génie de Molière brillait de tout son éclat était celui des néologismes les plus bizarres. Dans le beau monde, il fallait dire *gros* au lieu de *grand*, sauf à passer pour un Topinambou. On parlait d'un *cros crédit*, d'une *grosse distinction*, d'une *grosse affaire*, d'une *grosse naissance*, d'un *gros mérite*, d'une *grosse vertu*. Quelques uns des plus hant huppés ne craignaient pas de dire le *Gros Turc*, le *Gros Vistr*, le *Gros Maître de Malte*, &c. On éprouvait un *gros* amour pour une *grosse* beauté, et on poussait de *gros* soupirs, preuves d'une *grosse* affection. Louis XIX courut le risque d'être appelé *Louis le Gros*, car on commençait à dire *Alexandre le Gros* pour *Alexandre le Grand*.

Lisez à ce sujet la petite comédie de BOURSAULT intitulée *les Mots à la mode*, qui n'est, au reste, que la mise en scène du livre de DE CALLIERE, également intitulé *les Mots à la mode*.

Ce de Callière était un homme d'esprit; mais il blâmait, dans leur nouveauté, quelques locutions que nous trouvons fort bonnes. Il ne pouvait tolérer une femme disant: *Je suis toute dérangée*; car une femme n'est point une mécanique. Il pensait qu'on devait se hâter d'ouvrir la fenêtre, lorsqu'on disait qu'une personne voulait *se donner d'un air*. Il a mille raisons pour condamner l'expression *jeter son âge au nez de quelqu'un*; ce qui n'empêche pas un des personnages de l'*Ecole des maris* de dire:

C'est une étrange chose, au soin que vous prenez,

De nous venir toujours *jeter notre âge au nez*.

Mais le temps où de Callière écrivait était celui de ces combats à outrance dont je vous parlais en commençant cet article. L'auteur des *Mots à la mode* nous a conservé quelques anecdotes curieuses, parmi lesquelles je remarque celle-ci.

“M. le maréchal de \* \* \* était allé visiter un surintendant des finances, à l'heure de son dîner. Ce dernier ne le reconduisit que sur le haut de son escalier, et lui dit: Vous m'excuserez bien, monsieur, si je ne descends pas pour vous reconduire jusqu'à votre carosse, car vous savez qu'il est heure *dinatoire*. Le maréchal, qui était naturellement railleur, se conformant à son langage, lui répondit: Il est vrai, monsieur, et de plus, la rue est fort *crotatoire*,” BRES. (*Le Cabinet de Lecture.*)

Nous avons en Canada des locutions plus incorrectes encore, sinon plus bizarres que celles dont il est fait mention dans l'article précédent. Il n'est pas rare de voir des personnes bien nées et d'une certaine éducation, se servir des mots *embarquer, débarquer*, pour signifier *monter, descendre*, en parlant de voitures de terre. \* *Embarquez* dans ma calèche, à peine eûmes-nous *débarqué* du carosse. Les verbes *embarquer, débarquer* viennent tous deux du nom substantif *barque*. On dit, au figuré, *embarquer, s'embarquer* dans une mauvaise affaire, dans une fausse démarche, et, par extention, *embarquer* dans un navire, *débarquer* d'un vaisseau, d'un bateau, &c. Mais l'usage ne permet pas de dire, *embarquer* dans un cabriolet, *débarquer* d'une cariole, &c.

*Démâcher*, pour *défaire*, ou pour *démêtrer*, est encore une locution aussi ordinaire qu'elle est impropre. *Démâcher* signifie ôter le manche; *démâcher* une cognée, un balai; et quoiqu'on dise figurément et populairement, “il y a quelque chose qui se *démâche* dans cette affaire, ce parti commence à se *démâcher*,” il y aurait plus que de la bizarrerie à vouloir *démâcher* une chose qui n'a pas de *manche*, comme une cloi-

+ Manière de parler qu'a adoptée Eugène Sue.

son, une armoire, &c. De même, un membre *se démet*, mais il ne *se démanche* pas ; vous pouvez vous *démêtrer* le pied, mais vous ne pouvez vous le *démancher*, parce que votre pied n'a pas de *manche*.

*Enbarquer, débarquer, démancher*, de même que *grouiller* (pour signifier, *remuer, bouger*), *c'est de valeur* (pour signifier, *c'est fâcheux, triste, malheureux*), ne s'emploient guère improprement que dans le langage parlé ; mais il s'est introduit, depuis quelques années, dans quelques unes de nos gazettes, des façons de parler, qui, pour n'être pas, peut-être aussi bizarres que les précédentes, n'en sont pas moins contraires aux règles de la grammaire. Nous ne ferons mention que des verbes *adresser, opposer*, suivis d'un nom de personne comme régime direct. On dit, *s'adresser, ou adresser* le discours, la parole, à quelqu'un ; mais on ne peut pas dire, comme font quelques uns de nos journalistes, *adresser* un homme, le peuple, la multitude. On dit *opposer* un candidat à un autre candidat : *opposer* une chose à une autre, la douceur à la violence, par exemple ; mais on ne peut pas dire simplement et absolument, *opposer* un homme, une mesure, pour signifier *s'y opposer*. Si M. A. se présente comme candidat, M. B. *l'opposera*... *l'opposera ! à qui ?* Je ne vous comprends pas ; vous voulez dire apparemment, que M. B. sera son concurrent.—Justement.—Autant valait-il s'exprimer d'abord correctement.

Bibaud

## LES BUCHERONS CANADIENS.

LES objets nécessaires pour une expédition de bûcherons du Canada et de la Nouvelle Ecosse, sont les cognées, une scie, des vases culinaires, un tonneau de rhum, des pipes, du tabac, du porc, du bœuf, des poissons salés, des pois, de l'orge, et un petit tonneau de mélasse pour sucrer une espèce de thé qu'ils font avec une décoction de plantes inconnues. Trois jougs de bœufs et le foin pour les nourrir, sont encore indispensables pour sortir les arbres abattus des forêts. Ainsi approvisionnés, ces hommes, après avoir passé des marchés avec des marchands de bois, remontent les rivières pour se livrer à leurs travaux d'hiver. Arrivés sur le lieu de l'exploitation, ils abattent quelques arbres, forment une espèce de hutte couverte en écorce de bouleau, au milieu de laquelle ils allument un grand feu. Autour de ce feu, ils étendent des lits de branchages, de feuilles ou de paille, sur lesquels ils reposent la nuit, les pieds-tournés vers le foyer. Avec eux ils ont amené un homme chargé de faire la cuisine, de préparer le déjeuner avant l'aube du jour, époque à laquelle ils se lè-

rent et prennent ce repas, qui est toujours précédé d'un verre de rhum. Le déjeuner, ainsi que le dîner et le souper, consistent en pain, bœuf, porc ou poisson et soupe aux pois, ali-mens qu'ils délaient par une grande quantité de leur thé indigène. Ces bûcherons mangent, au-delà de toute expression, et boivent des quantités énormes de rhum. Après le déjeuner, ils se divisent en trois bandes, dont l'une abat les arbres, la seconde les émonde, et la troisième, au moyen des attelages de bœufs, les conduit au courant d'eau le plus voisin. Tout l'hiver est employé à ce rude travail, pendant lequel la neige couvre le sol sur une épaisseur de plus de trois pieds. Quand le soleil d'avril commence à faire enfler les rivières par la fonte des neiges, ils forment avec les arbres exploités des trains dont la grandeur est proportionné au lot de chaque marchand. A cette époque de l'année, l'eau est excessivement froide, et cependant ces hommes y sont quelquefois plongés toute la journée jusqu'aux épaules pendant au moins un mois. Ce genre de vie, si pénible et si rude, a beaucoup d'attrait pour ceux qui s'y livrent, et malgré les atteintes qu'il porte à leur constitution, ils le préfèrent à tout autre. Après la vente et la livraison du bois, ils passent ordinairement, à leur retour, plusieurs semaines à boire, à fumer et à briller. C'est alors qu'on les voit dans les villes en habits élégants, gilets de fantaisie, pantalons à la cosaque ou à la Wellington, bottes fines, cravates nuancées des plus vives couleurs, montre d'or suspendue à une chaîne et munie de nombreuses breloques, et ce qui est bien plus original, avec un parasol sous le bras, pour se mettre à l'abri des pluies légères de la saison d'été. Avant le commencement de l'hiver, ils dépouillent tous ces vêtements, passent leurs marchés, et vont gaiement reprendre leurs rudes et sauvages travaux. (*Mém. encyc.*) *Risum teneatis, amici!*

## ABSTINENCE EXTRAORDINAIRE.

QUAND les êtres réunissent les conditions de la jeunesse, de la force et de l'activité, et que les diverses parties de leur corps grandissent et se développent; le besoin d'une plus abondante nourriture se fait vivement sentir en eux. Parmi plusieurs individus exposés à une abstinence absolue de plusieurs jours, les plus jeunes seront les premiers à succomber. L'histoire des guerres et tous les récits de naufrage nous offrent dans tous les siècles les terribles exemples de cette triste vérité.

Il existe de nombreux exemples d'une privation absolue de nourriture pendant un laps de temps extraordinaire. Le

capitaine BLING, qui commandait le vaisseau anglais *the Bounty*, fit environ quatre cent milles sur un bateau plat, avec dix-sept hommes de son équipage, n'ayant pour toute nourriture, pendant dix-sept jours, qu'un seul petit oiseau qui pesait à peine quelques onces. Quatorze hommes et femmes du vaisseau anglais *la Junon*, avant fait naufrage sur la côte d'Aracan, vécurent vingt-trois jours sans prendre aucune espèce d'alimens. Deux individus moururent les premiers de faim le cinquième jour.

Dans l'opinion de RIEDI, les animaux supportent plus longtemps que les hommes la privation de nourriture. Une vicette vécut dix jours sans manger, une antilope vingt jours, et un gros chat-sauvage aussi vingt jours; un aigle survécut vingt-huit jours, un blaireau un mois, et plusieurs chiens trente-six jours, à l'absence complète d'alimens.

Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, on trouve l'histoire d'une chienne, qui, ayant été enfermée par mégarde dans une maison de campagne, vécut pendant quarante jours sans autre nourriture que la toile d'un matelas qu'elle avait déchirée en pièces. Un crocodile pourra supporter le manque total de nourriture pendant deux mois, un scorpion pendant trois mois, un ours six mois, un caméléon, huit, et une vipère dix. VAILLANT avait un scorpion qui vécut près d'un an sans nourriture, et loin que ses forces fussent épuisées par cette longue abstinence, il tua immédiatement un autre scorpion énorme et très vigoureux, mais moins affamé, qu'on venait de mettre auprès de lui. Jean HUNTER renferma un crapeau entre deux pots à fleurs de pierre, et quatorze mois après, il le trouva encore en vie. Des tortues de terre ont survécu pendant dix-huit mois à toute privation de nourriture; un escarbot fut tenu dans un état d'abstinence absolu pendant trois ans, et il eut la force de s'échapper après ce laps de temps. Le docteur SHAW parle de deux serpens qui vécurent dans une bouteille pendant cinq ans sans rien manger.

*Journal Français.*

## LETTRE A. M. LE COMTE DE LA BORDE

SUR LES ETATS-UNIS.

Dans votre *Education par les voyages*, publiée dans la *Revue de Paris*, première livraison d'Août, je lis, Monsieur, vers la fin de l'article où vous parlez des *Etats-Unis*, cette assertion : " Une loi exige que les premières maisons qu'on élève en construisant un village, soient une école et une église." Lorsque vous parlez de l'école, vous êtes près de la vérité; vous

vous en éloignez, lorsque vous parlez de l'église. L'inexactitude et l'erreur que je crois devoir relever, en permettant de supposer que vous n'avez pas visité les Etats-Unis, viennent d'ailleurs au soutien de votre texte, et ajoutent aux preuves piquantes que vous donnez de la nécessité des voyages.

Voici, au reste, ce que douze ans de séjour aux Etats-Unis me permettent de présenter comme des vérités sur la question.

Aux Etats-Unis, du moins dans l'Etat de New-York, où j'ai fixé mon établissement, et construit ma ferme, rarement, très-rarement, on voit une colonie, formée à l'avance, se diriger sur un point du territoire avec les moyens de construire un village.

Presque toujours c'est le propriétaire d'un grand tract de terrain qui, au moment où il en met les terres en vente, choisit, dans la propriété, la localité qu'il suppose devoir être la plus favorable au succès de sa spéculation, pour y asseoir le village qui doit donner la vie, le mouvement, et souvent même le nom à l'arrondissement, au township.

Presque toujours il destine à l'emplacement de ce village un mille carré (*square mile*), que d'ordinaire il fait défricher à ses frais, et sur lequel il fait tracer les rues de la ville future indiquées par des poteaux, et coupées à angles droits par d'autres rues qui toutes reçoivent à l'instant même leurs noms, presque partout les mêmes. Chaque rue est ensuite divisée en carrés égaux, subdivisés eux-mêmes en petits lots, appelés *lots de ville*, et dont la superficie m'a paru être constamment la même dans les villages comme dans les cités des Etats-Unis.

Mais, quoique vous en puissiez dire, aucune loi n'ordonne, et en vérité, ne pourrait prédire quelles maisons seront élevées les premières. Presque toujours le propriétaire y bâtit à la hâte une construction provisoire, dans laquelle il établit son bureau de vente (*office*). Sur la porte, on lit en gros caractères LAND OFFICE, et dans l'intérieur, une longue affiche, qu'on aura déjà pu parcourir cent fois, dans toutes les auberges, sur la route, et dans laquelle on exalte la fécondité des terres mises en vente, la beauté des espèces de bois (*timber*), la faculté des débouchés, la proximité des rivières, des canaux, des chutes d'eau, &c. &c.

La première maison est presque toujours, non pas une église, non pas même une école, mais, il faut l'avouer, un cabaret (*inn*), dont l'enseigne élégante, peinte avec une sorte de luxe, supportée par un mât planté en avant du cabaret, est, comme la maison elle-même, garantie des atteintes des pluies par plusieurs couches de céruse.

La seconde maison, quand on en construit une seconde, n'est point encore l'école, qui serait déserte, ni l'église, qui

appellerait en vain les fidèles, mais le store, dont le nom n'a point d'analogie en français, espèce de magasin où l'on est sûr de trouver tout ce qui peut convenir à des colons cultivateurs, à leurs épouses, à leurs enfans. On y voit des charrues de toutes les formes, parmi lesquelles je distinguais toujours celle de Jefferson; de grandes chaudières, fondues dans la contrée la plus voisine, pour les potasses, d'autres pour le sucre d'érable; tous les élémens en fonte pour les scieries, que l'eau doit mettre en mouvement; des scies, des outils de charpente et de menuiserie, de proportions parfaites et d'une précieuse exécution, quoique d'un prix raisonnable; des toiles de coton; des draps; de la faïence bleue de Liverpool, qui couvre la table du riche armateur de New-York, et celle, plus simplement servie, du cultivateur, dans sa *log-house*; des tapis qu'on trouve partout; des soieries de France; des rubans de Saint-Etienne, dont on voit bien rarement les fusils; des chapeaux de paille (*leghorn*); des livres de prières, des livres d'école, du papier, du sucre, du tabac sous les trois espèces, &c. &c.; et au-dessus d'une des portes du store, est écrite, en très-grandes lettres, l'indication de l'inévitable *bar-room*, qui d'un bout à l'autre des Etats-Unis, dans tous les sens, sur toutes les routes, de mille en mille au moins, annonce aux voyageurs de l'eau-de-vie de grains (*whisky*), des citrons, des *cakes* (biscuit), quelquefois de la bière, et dans notre nord, de la bière de *Spruce*, qui pourrait être mieux fabriquée.

Enfin, lorsque de premiers défrichemens, faits avec succès, en ont provoqué de nouveaux, lorsque dix ou douze *log-houses* (habitations formées de troncs bruts), deux ou trois *frame-houses* (maisons en charpente) s'élèvent éparses sur le *milè-square*, ou sur les défrichemens qui l'avoisinent, les habitans s'occupent de l'établissement de l'école.

L'assemblée des colons se forme dans le cabaret, délibère avec un calme et une régularité remarquables, et en moins d'une heure, l'emplacement est désigné, les dimensions du bâtiment sont fixées, l'entrepreneur ou les entrepreneurs sont agréés, les prix arrêtés, et les fonds votés. Ici, la loi vient, en effet, au soutien de la délibération; un rôle est dressé, chaque propriétaire résidant sur l'établissement y est porté, et taxé suivant la valeur de sa propriété, et le percepteur de la taxe est investi de pouvoirs suffisans pour contraindre au paiement.

C'est ainsi qu'à peine arrivé dans mes bois, et avant que je fusse encore logé, je payai plusieurs cotisations successives, qui tirèrent de ma bourse, un peu légère, environ cent dollars (cinq cents francs), pour ma part dans le paiement de l'école. L'Etat avait contribué simultanément pour moitié dans les frais de premier établissement.

Et quelques semaines après, je vis arriver dans notre village naissant un *gentleman* de fort bonne compagnie, qui écrivait avec une rare perfection, qui connaissait assez de trigonométrie, pour se livrer à l'arpentage, qui joignait à quelque teinture de la langue française une connaissance passable de la musique, qu'il écrivait de mémoire avec facilité. C'était notre maître d'école.

Un autre projet vint, quelques mois après, occuper nos colons, dont le nombre s'augmentait, et ce projet ne laissa pas de me causer beaucoup d'inquiétude. J'entendis parler vaguement d'une convocation nouvelle, dont le but était la construction d'une église (*meeting*), que nos Canadiens, qui *francisent* tout, traduisaient par *mitaine*.

Dans mon effroi, comparant une église à une école, et faisant une règle de proportion, j'eus presque un accès de fièvre en calculant la somme que l'on allait probablement exiger de moi, bon catholique, obligé de faire les frais d'un culte qui répugnait à ma croyance !

Je n'avais point reçu de convocation ; je me croyais sacrifié, et je me plaignais d'être ainsi imposé sans pouvoir me faire entendre.

“ On ne vous a point appelé, me dit le maître d'école, parce que *notre* culte n'est pas le *vôtre*, et quand vous seriez presbytérien comme moi, vous ne seriez point *taxé* ; dans cette supposition, si vous en offriez une, car lorsqu'il s'agit de *meeting*, d'église, de temple, enfin d'un bâtiment destiné à l'exercice d'un culte religieux quelconque, la loi n'accorde aucun droit à une partie de la population sur l'autre. Vous avez été taxé pour l'école, parce que l'instruction est la dette de tous, personne ne peut s'y soustraire ; mais de même que chez nous, celui qui veut un prêtre le paie, de même aussi celui qui veut construire un temple ne peut contraindre son voisin à contribuer à cette bonne œuvre.”

Voulez-vous une dernière preuve qu'une église n'est pas nécessairement une des deux premières constructions d'un village ? La voici. Le village où j'ai ma résidence depuis quatorze ans, ce village dont la première maison fut construite il y a dix-huit ans, et qui compte aujourd'hui plus de quatre-vingts maisons, *ce village n'a point encore son église*. Le projet d'en construire une, projet qui me causa tant d'inquiétudes, n'eut pas de suite : les fonds manquèrent. L'office divin (*worship*) n'en est pas moins régulièrement célébré avec et plus souvent sans ministres, parfois trop exigeants. La réunion a lieu tantôt dans une maison particulière, tantôt dans l'école, tantôt et le plus souvent dans une auberge ; et non dans une église, qui

n'a point encore été construite, tandis que les quatre-vingts maisons subsistent.

La vérité est que la loi contraint la minorité des habitans d'une commune à se réunir au vœu de la majorité, qui demande la construction d'une école. Luthérien, calviniste, quaker, anabaptiste, catholique, &c., &c., &c., tous sont contraints par la loi de contribuer à la propagation des lumières.

Mais le peuple des Etats-Unis, *le peuple le plus religieux de l'univers*, je ne crains là-dessus aucun démenti, ce peuple est trop sage et trop sincèrement religieux pour *contraindre* aucun sectaire à contribuer à la construction d'aucun édifice destiné à la célébration d'un culte, même de celui qui serait professé par ce sectaire ; à plus forte raison, si cet édifice était destiné à célébrer des mystères que sa conscience réprouverait.

Votre nom, votre position, votre réputation, vous font un devoir de donner une attention sérieuse à l'objet principal de cette lettre, dont vous pouvez disposer comme il vous conviendra,

Recevez l'assurance de ma profonde estime. REAL.

---

#### EXTRAITS ANECDOTIQUES D'UN DICTIONNAIRE MODERNE.

*Acteur.*—Un acteur subalterne, obligé de remplacer dans le moment un des premiers, qu'un accident empêchait de jouer, chanta et fut sifflé. Sans se déconcerter, regardant fixément le parterre, il lui dit : “ Je ne vous conçois pas, monsieur ; devez-vous imaginer que pour six cents francs que je reçois par année, j'irai vous donner une voix de mille écus ? ” On finit par l'applaudir dans le reste du rôle.

*Bienfaisance.*—En 1788, un homme, arrêté le soir pour dettes, demande un référé chez le lieutenant civil de Châtelet. Touché de ses malheurs, mais ne pouvant le dispenser des formes rigoureuses, le magistrat le laisse conduire en prison : à peine est-il sorti, que cet homme respectable, couvert d'un manteau, se rend à la prison avec la somme due, et évite au débiteur dont il avait reconnu la bonne foi, l'horreur de passer une nuit dans la prison.

Ce magistrat, aussi bienfaisant qu'intègre, était M. ANGRAY D'ALLERAY, qui porta sa tête sur l'échafaud révolutionnaire, pour avoir envoyé des secours à ses enfans émigrés.

*Courage.*—A la bataille de Minden, le corps des grenadiers de France, que commandait M. de SAINT-PERN, était exposé au feu d'une batterie qui en emportait beaucoup. Celui-

ci, tâchant de leur faire prendre patience, se promenait devant la ligne, au petit pas de son cheval, sa tabatière à la main. "Eh bien ! mes enfans, leur disait-il, en les voyant un peu émus, qu'est-ce que c'est ? du canon ! Eh bien ! ça tue, ça tue ; voilà tout."

*Débiteur.*—Un débiteur ruiné, après avoir mis tout en usage pour satisfaire ses créanciers, leur dit : "Messieurs, j'ai été fort en peine jusqu'ici pour vous satisfaire ; mais après y avoir travaillé inutilement, je prends mon parti, et je me détermine à vous laisser ce soin."

*Economie.*—Différens particuliers chargés de faire une quête pour de malheureux incendiés, arrivés à la porte d'une petite maison, entendirent le propriétaire qui grondait fortement sa servante, parce qu'après avoir allumé la lampe, elle avait jeté l'allumette, dont l'autre bout pouvait encore servir. Après avoir entendu ces reproches, les collecteurs s'imaginèrent bien qu'ils auraient peu de chose de ce personnage ; cependant ils frappèrent et virent arriver à eux un vieux garçon, qui, ayant appris l'objet de leur visite, passa dans un cabinet, et leur apporta quatre cents guinées qu'il leur remit. Les commissaires restèrent confondus, et ne purent s'empêcher de marquer leur surprise à cet homme généreux ; après la scène dont ils avaient été témoins. "Messieurs, leur dit-il, vous vous étonnez de bien peu de chose. J'ai une façon de ménager et de dépenser ; l'une fournit à l'autre, et toutes deux satisfont mon goût. Il les quitta ensuite plus occupé de l'allumette perdue que des quatre cents guinées qu'il venait de donner.

*Femme.*—Plusieurs femmes s'étaient réunies chez un chef de magistrature, qui, avec beaucoup d'esprit et de finesse, les plaisantait sur l'acharnement avec lequel elles déclamaient contre un nouveau système qu'il voulait introduire. Il leur reprochait d'embarrasser ses vues par l'ascendant qu'elles prenaient sur leurs maris. Il ajoutait qu'il trouvait cela d'autant plus étrange, qu'elles n'étaient point au fait de la politique, et qu'elles n'y entendaient pas plus que des oies. "Eh ! ne savez-vous donc pas, monsieur, lui répondit une femme de beaucoup d'esprit, que ce sont les oies qui ont sauvé le capitole ?"

*Générosité.*—Un malheureux portier, à qui les enfans de son maître refusèrent de payer un legs de 1000 francs, qu'il pouvait réclamer par justice, dit à quelqu'un qui lui conseillait de le faire : "Voulez-vous, monsieur, que j'aie plaider contre les enfans d'un homme que j'ai servi vingt ans, et que je sers eux-mêmes depuis quinze ?" Ce portier se faisait de leur injustice même une raison d'être généreux à leur égard.

*Honneur.*—Les Français assiégeraient une place. L'officier

qui les commandait fit proposer aux grenadiers une somme considérable, pour celui qui le premier planterait une fascine dans le fossé exposé à tout le feu des ennemis. Aucun des grenadiers ne se présenta ; le général, étonné, leur en fit des reproches. “ Nous nous serions tous offerts, lui dit un de ces braves soldats, si l'on n'avait pas mis cette action à prix d'argent.”

*Impôt.*—On raconte un fait très singulier sur la manière dont le roi de Congo lève les impôts. Ce prince serait digne d'être Européen. Quand il fait une grande bourrasque, ce monarque sort, met son bonnet sur le coin de son oreille, et, si ce bonnet est emporté par le vent, il lève une taxe sur les habitans de l'endroit d'où vient le vent.

*Jeu de mots.*—Un Florentin avait besoin d'un cheval. Il en trouva un qu'on voulut vendre vingt-cinq ducats. “ Je vous en donnerai quinze comptant, dit-il au maquignon, et je serai votre débiteur du reste. Le maquignon y consentit. Quelque temps après, il alla demander ses dix ducats. Il faut, dit l'acheteur, nous en tenir à nos conventions. Je vous ai dit que je vous devrais le reste, et je ne vous le devrais plus, si je vous le payais.”

*Laconisme.*—Un gentilhomme breton, extrêmement taciturne et laconique, ne faisait jamais de questions et ne répondait que par monosyllabes à celles qu'on lui adressait. Se trouvant à dîner chez une princesse, cette dame défia un officier-général, lieutenant-colonel des gardes suisses, et de beaucoup d'esprit, de le faire parler. L'officier se mit auprès du Breton, et lui fit les honneurs du diner. “ Quel potage mangez-vous ?—Riz.—Quel vin préférez-vous ?—Blanc, et dix autres questions pareilles obtinrent les mêmes réponses. “ Monsieur, continua l'officier, vous êtes de St. Malo ?—Oui.—Est-il vrai que cette ville est gardée par les chiens ?—Oui.—Oh ! cela est bien singulier.—Pas plus singulier que de voir le roi de France gardé par des Suisses.—Princesse, dit l'officier, vous voyez que je l'ai fait parler.”

*Mariage.*—Madame GEOFFRIN, si connue par ses rapports avec tous les gens de lettres, disputait un jour violemment avec MARMONTEL qui, de son côté, se défendait avec une grande chaleur de l'étourderie qu'elle lui reprochait. Le baron D'HOLBACH les écoutait en silence : il s'approcha d'eux, et leur demanda en souriant : “ Par hasard, dites-moi, ne seriez-vous pas mariés secrètement ?”

*Nation.*—M. JOLY-FLEURY, contrôleur-général en 1781, disait à un de ses amis : Vous parlez toujours de *nation*. Il n'y a point de *nation*. Il faut dire le *peuple* ; le peuple que nos plus anciens publicistes définissent, *peuple-serv*, *corvéable et taillable à merci et miséricorde.*”

*Orgueil national.*—Sous le règne de PHILIPPE V, petit-fils de Louis XIV, un gentilhomme de Pampelune, passant un contrat chez un notaire, signa *Don, &c. &c. noble comme le roi, et encore un peu plus.* Le gouverneur le sut, et fit venir cet insolent : il lui demanda pourquoi il avait eu l'impudence de se mettre au-dessus de son roi. Il répondit froidement : "Le roi est Français ; je suis Espagnol : par cette seule raison, je suis d'une extraction bien plus noble que la sienne." On le mit en prison ; mais ses compatriotes, enchantés de ce trait héroïque, adoucirent la rigueur de sa détention par leurs visites et par toutes sortes de présents.

*Procès.*—Avant la révolution, un certain marquis dépensa 40,000 fr. à la poursuite d'un procès qu'il avait entrepris pour une couple de poulets qu'il prétendait devoir lui être payée tous les ans en nature ou en argent par les paysans de son voisinage.

*Quolibet.*—Un sergent de Saumur, faisant panader son cheval, alla à bas bête et tout. Une femme le voyant ainsi tomber, lui cria : "Eh ! monsieur l'huissier, vous deviez bien demander ce qu'il vous fallait sans vous baisser si bas."

*Repartie.*—Un de nos plus illustres auteurs de vaudevilles se plaignait de ne pouvoir faire jouer une de ses pièces aux variétés. "Vous savez bien lui dit un confrère, qu'à ce théâtre le monopole est exploité par messieurs tels et tels. C'est vrai, répondit-il ; mais il leur serait bien injuste de leur faire payer l'impôt du sel."

*Serfs.*—DIDEROT, lors de son voyage en Russie, témoignait devant l'impératrice, son étonnement de la malpropriété des Russes. "Pourquoi auraient-ils soin d'un corps qui ne leur appartient pas ?" lui répondit CATHERINE.

*Tost ou Toast.*—L'usage de *toster* entraînait autrefois beaucoup d'extravagances. Un jour que Sir Charles SEDLEY dînait à la Taverne, un de ses amis porta la santé d'une dame connue, et jeta en même temps sa cravate au feu. Tous les autres convives furent obligés de suivre son exemple, et Sedley fit comme les autres, quoiqu'il eût une cravate de grand prix. Il observa seulement que la plaisanterie était bonne, et qu'il donnerait la revanche. Deux jours après, les mêmes personnes étant réunies, Sedley porta la santé d'une autre dame non moins distinguée que la première, appela un dentiste, se fit arracher une dent dont il souffrait horriblement, et la jeta au feu. Les convives se regardèrent, hésitèrent, et supplièrent Sedley de se désister, et de leur faire grâce. Ce fut en vain, il fallut passer par la main du dentiste. Ils se firent tous arracher une dent, et le matin Sedley leur reprochait, durant ce temps-là, leur faiblesse et leur hésitation, préten-

dant qu'il était honteux pour des *gentlemen* d'hésiter devant une beauté célèbre, et indigne de leur loyauté de vouloir conserver une dent contre elle.

*Usure.* — Un usurier, sortant d'un sermon, dans lequel le prédicateur s'était déchainé contre l'usure, l'aborda, au sortir de l'église, et le félicita sur la manière dont il avait prêché contre ce vice. Le prédicateur, qui le connaissait, crut l'avoir converti, et devoir lui faire son compliment sur ce que la grâce opérait dans son cœur. "Vous n'y êtes pas, lui répondit tranquillement l'usurier : je vous félicite de votre sermon, parce que je crois qu'il aura tellement frappé tous ceux qui se mêlent d'usure, que je serai dorénavant seul à faire le métier."

*Vin.* — Le bon vin fait de très bons effets. ERASME se garantit de la peste pour avoir bu un verre de vin de Bourgogne à propos. Outre cela,

Le vin quand il est bon nous sert de médecine;

Il surpasse le suc de toute autre racine :

Le vin pris le matin rend les hommes plus forts,

Et quand il est bien frais, il réjouit le corps.

Le vin fait rencontrer le petit mot pour rire :

Le vin, quand il est bon, fait bien boire et bien dire :

Le vin fait que nos cœurs sont des livres ouverts :

En un mot le bon vin fait composer des vers :

Et je crois qu'Apollon n'est propice à CORNELLE,

Qu'à cause que son nom rime avec la bouteille ;

Qu'on n'imprimerait point les œuvres de MAIRET,

Si le sien ne rimait avec le cabaret ;

Qu'à cause du banil, BARO fait des miracles,

Et qu'on tient à Paris ses vers pour des oracles ;

Qu'on n'eût jamais ouï si bien plaider SERVIN,

N'eût été que son nom se terminait en *vin*.

Le vin vieux était estimé le meilleur chez les anciens :

Une beauté, quand elle avance en âge,

A ses amans inspire du dégoût :

Mais pour le vin, il a cet avantage,

Plus il vieillit, plus il charme le goût :

## VOYAGE EN AFRIQUE.

Deux jeunes Français, frères, du nom de VERREAU, sont revenus dernièrement d'une expédition dans l'intérieur de l'Afrique. Un de ces intéressants naturalistes, qui est à peine âgé de dix-huit ans, a mis plus de vingt mois à traverser la région sauvage qui se trouve au nord du pays des Hottentots,

entre le cap Natal et la côte occidentale au-dessus de la baie de Ste. Hélène. Nous n'essaierons pas de raconter toutes les privations qu'ont essuyées et tous les dangers qu'ont courus ces voyageurs de la part des naturels de cette zone de l'Afrique, noirs aussi féroces que les bêtes sauvages au milieu desquels ils habitent. Nous ne ferons mention que de quelques unes des curiosités qu'ils ont recueillies dans leur expédition.

Hommes, quadrupèdes, oiseaux, poissons, plantes, minéraux, coquillages, ils ont tout étudié, et ont apporté avec eux des échantillons de tout ce qui leur a paru rare et curieux. Ils se sont procuré à la chasse des tigres, des lions, des hyènes, un beau burbalus, une antelope pourpre d'une élégance singulière, une variété d'autres échantillons de la même famille, deux giraffes, des singes, des chats sauvages, quelques rats très curieux, une autruche, des oiseaux de proie qui n'avaient pas encore été décrits, et un grand nombre d'autres oiseaux, de toute grandeur, de toute couleur et de toute espèce. Ils ont fait une collection de nids qui pourrait fournir matière à un essai intéressant; des racines, des bulbes, et autres productions végétales d'une organisation remarquables, ou d'une grandeur extraordinaire; des serpens, un cachalot, et un crocodile d'une variété inconnue jusqu'à présent. Mais la plus grande curiosité est un individu de la race des Betjouanas. Cet homme a été préservé par les méthodes employées par les naturalistes pour préparer les échantillons qu'ils veulent exhiber dans leur forme originale; il est de petite taille, a la peau noire, et la tête couverte d'une laine courte et épaisse. Il est armé d'une lance et de flèches, et vêtu de la peau d'une autelope, avec un bonnet composé de plumes de porc-épic, orné de grains de verre, de rassades et de petits os. Un ornement que nous ne saurions comment décrire, parce que nous serions en peine de trouver des expressions convenables pour caractériser cet article particulier de l'habillement des Betjouanas, nous a paru tout-à-fait singulier.

*Journal Français.*

## ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

TANDIS que nos antiquaires dissèquent avec la loupe de l'érudition la ruine la plus insignifiante, et fouillent dans les entrailles du moindre tumulus, on a fait et on poursuit activement dans l'Amérique septentrionale des recherches de cette nature, dont les résultats paraissent devoir jeter beaucoup de lumières sur l'histoire de ce pays, si obscure sur certains points. Dans les carrières qu'on a déjà ouvertes, on a trouvé des

squelettes humains, des ustensiles faits de métal pur ou d'alliage, attestant l'existence d'un art inconnu aujourd'hui aux habitans de ce continent. Ce fait, joint à beaucoup d'autres avancés par ROBERTSON, et confirmés par BULLOCH dans son *Museum of Mexican Antiquities*, suffit déjà pour prouver que l'Amérique, appelée par nous le Nouveau Monde, est tout aussi ancienne que les autres dans l'histoire du monde, et il n'est pas même invraisemblable que nous sommes les cadets de la famille d'Adam ; car, à l'exception des pyramides d'Égypte et des vases trouvés récemment à trente pieds au-dessous du sol actuel de l'Italie, nous n'avons dans l'ancien monde, rien qui remonte à une antiquité aussi reculée que les faits rapportés par M. TERALL (*Rambles through the United States of America*). Il dit que, aux *Bull Shoals*, point où la branche orientale de la rivière Blanche se jette dans le Missouri, on a trouvé dans la terre, à plusieurs pieds au-dessous du niveau de l'eau, des objets indiquant bien clairement qu'il a été fait dans cet endroit des opérations métallurgiques, et on a découvert, entr'autres, des ustensiles en alliage de cuivre et d'argent. On a aussi exhumé dans ce lieu des pointes de flèches en silex taillé, puis des vases de terre cuite. Or, rien n'indique la date de ces antiquités, mais comme elles ont été trouvées assez près de la rivière, et que les rives actuelles ont été formées par de lentes et progressives alluvions, il faut bien que l'époque indiquée soit très reculée.

Un fait encore bien plus curieux aussi rapporté par M. TERALL, c'est que, depuis quelques années, on a découvert un certain nombre de tombes appartenant à une race de pygmées, et cela près la rivière de Merrimac, dans le comté de St. Louis. Les cercueils sont en pierre, et n'ont pas plus de trois pieds et demi à quatre pieds de long. Or, comme ces cercueils étaient en assez grand nombre, et que les squelettes y étaient bien conservés, on n'a pu s'y tromper ; ce n'étaient point des tombes d'enfans.

M. FLINT a mentionné cette découverte, et fait à ce sujet la remarque suivante : "Que plus on accumule les matériaux pour servir à l'histoire des hommes et des brutes, en Amérique, plus cette histoire se complique et présente des difficultés. Les ossemens énormes des brutes d'autrefois feraient croire, par exemple, qu'elles ont été beaucoup plus grosses qu'aujourd'hui, tandis que tout ce que j'ai vu d'antiquités humaines, et tout ce que j'ai entendu rapporter à cet égard, montre que les hommes étaient plus petits que de nos jours."

Mais il a été prouvé par LAWRENCE (*Lectures, &c*), que presque toutes les tribus de l'Amérique septentrionale sont de petite taille. D'après cela, n'est-il pas bien plus naturel de

dire que, de même que les plantes, et les animaux croissent ou décroissent par la culture ou le défaut de culture, ou enfin sous l'influence de certaines circonstances? Et partant de ce principe, les géans dont parle HOMÈRE, pourraient bien, après tout, avoir existé. Car enfin, de nos jours, encore, qui ne sait que, dans les environs de Potsdam, les hommes sont en général d'une taille gigantesque, phénomène qu'on attribue aux soldats géants du roi FREDERIC. Est-il douteux enfin, que les athlétiques habitans du Lancashire descendront progressivement au niveau des autres, à mesure que l'habitude de respirer l'air corrompu et insalubre des fabriques de coton produira sur eux ses effets?

Quoiqu'il en soit, ce n'est pas tant par la taille des hommes que par leur degré d'instruction en fait d'arts, qu'on peut juger de leur origine plus ou moins reculée. Ainsi donc, de même que nous reconnaissons la haute antiquité de l'Égypte par les faits divers constatés d'après les momies; ainsi partout où l'on découvre des momies en Amérique, on apporte aux historiens autant de preuves de sa haute antiquité et de l'existence de générations depuis longtemps éteintes. Or un jour que l'antiquaire est parvenu à se bien poser dans le champ d'un passé éloigné, il trouve toujours, ou s'imagine toujours qu'il découvre des faits nouveaux.

Mais, dira-t-on, si le monde est aussi vieux que vous le voulez faire, que faut-il donc penser des prétendus découvertes que nous constatons journellement à présent? Ce qu'il y a de positif, c'est que certains peuples, dont on exhume aujourd'hui les restes, ont existé à une époque tellement reculée, qu'il est impossible de lui donner une date. C'est le cas des différentes nations récemment découvertes par CHAPPELTON dans le cœur de l'Afrique, nations qui existaient dans cette contrée depuis bien des siècles. Et enfin, la découverte du nouveau monde ne prouve qu'une chose; c'est que les moyens de transport par mer avaient été connus bien avant nous, mais qu'on n'avait pas eu, depuis longtemps, de raison puissante pour s'en servir, ou bien que les quelques individus isolés qui eussent désiré le faire, n'en avaient pas les moyens, tombés dans l'oubli, et qui ne semblaient plus qu'une utopie.

Mais il faut reconnaître que les peuples et les villes qui existent aujourd'hui, ont bien moins de chance que les autres de tomber dans un oubli total, et cela, grâce à l'invention de l'imprimerie. Toutefois il n'est pas impossible qu'une langue reproduite par l'impression soit un jour tout-à-fait oubliée. Il est assez probable, par exemple, que la langue polonaise sera absorbée par la langue russe, et qu'on n'étudiera plus le polonais que comme les caractères hiéroglyphiques de l'Égypte,

et les signes tracés sur les briques de Babylone avec la pointe d'une flèche. Bien plus, le grec même, cette langue, la plus riche et la plus belle que l'homme ait jamais inventée pour transmettre la pensée, le grec est menacé d'être encore bien longtemps une langue morte, si nous en jugeons par le peu de cas qu'en fait aujourd'hui notre nation, qui, sous tant d'autres rapports, se vante de marcher à la tête de la civilisation.

Il n'y a donc pas besoin d'être prophète pour prédire que la Grèce et l'Italie seront un jour aussi peu connus des habitans des Terres Australes, que l'est aujourd'hui la Nouvelle-Hollande pour les Italiens et les Grecs; car à moins que les Australiens ne pénètrent pour y faire du commerce dans la Méditerranée, pourquoi passeraient-ils jamais le détroit de Gibraltar?... Carthage et Tyr sont noyées dans les flots de l'oubli, et Venise expire sous le poids de son ancienne célébrité. Le dialecte phénicien est entièrement perdu, et nous ne connaissons plus guère de celui de Carthage qu'une ou deux scènes de PLAUTE, et nous ne sommes pas même bien certains de savoir où elle était située.

Pour revenir au sujet plus intéressant des *momies américaines*, nous allons emprunter à M. FLINT, un passage qui prouve que, si les embaumeurs de ce pays n'étaient pas aussi savans que ceux de l'Égypte, ils l'ont été assez du moins pour conserver leurs morts jusqu'à une époque où la nation dont ils faisaient partie ne fournissait plus aux peuples survenus d'autres traces de son existence.

“ J'ai vu à Lexington une des deux momies trouvées dans une carrière à chaux, dans le district de Tennessee. L'une et l'autre n'avaient pas plus de quatre pieds de haut. Il me semble que ce doit avoir été la taille des deux personnages quand ils vivaient. Les dents et les ongles ne paraissaient pas indiquer que la chair se fût retirée par l'effet des substances employées pour l'embaumement. Les dents étaient séparées entr'elles par de larges intervalles; elles étaient longues, étroites, pointues comme celles des ogres dans les contes de bonnes femmes. Les cheveux paraissent avoir été d'un blond jaune couleur de sable. A en juger par les soins minutieux qu'on a dû prendre, et les frais qu'on a dû faire pour préserver ces corps de la putréfaction, puis à la quantité des suaires, ils doivent avoir appartenu à quelque famille royale, ou du moins avoir été des personnages célèbres de leur temps. Le sujet que j'ai vu avait évidemment été tué d'un coup dans la tête, car on y voyait une masse coagulée qui avait encore la couleur du sang. Le corps était enveloppé d'un double suaire: c'étaient deux nattes très fines en tissu merveilleusement fait avec de la paille de maïs. Le drap sur lequel était cousu ces

nattés ressemblait à nos tissus de toile d'ortie. Le cadavre était incontestablement celui d'une femme d'un âge mûr. Il pouvait, lorsque je l'ai vu, peser sept ou huit livres."

On a trouvé un grand nombre de momies dans d'autres parties de l'Amérique, et particulièrement, dit M. Flint, dans une vaste caverne, près le *Tectenack, Dripping-Fork*, et non loin de l'endroit où la rivière se jette dans la Plata... Les Quapas disent que les momies qu'on découvre appartiennent à une race, éteinte depuis plusieurs centaines de *neiges*, d'hommes qui vivaient dans l'abondance et la paix perpétuelle.

Une autre preuve puissante de la haute antiquité de l'Amérique, comme terre habitée, est le nombre des langues perdues dont on trouve des traces, langues qui, si elles se sont perdues en peu de temps, on dû être bien des années ou des siècles à se former.

Parmi les langues parlées par les naturels de l'Amérique septentrionale, il y en a trois qui n'ont absolument aucune affinité palpable entr'elles, et encore moins, dit M. DUPONCEAU, avec les langues européennes, dont elles diffèrent surtout sur ce point essentiel, qu'elles divisent les objets en animés et inanimés, et non en masculins et féminins, distinction poussée jusqu'à l'absurde dans toutes les langues européennes, excepté en anglais. Il est bien vrai que cette distinction rigoureuse, qui, dans le langage primitif connu s'étendait aux choses inanimées, peut avoir été fondée par les inventeurs sur des raisons fort judicieuses : mais nous avons perdu la clef du labyrinthe ; et ces raisons, nous ne les connaissons plus.

Mais, quoique les langues américaines diffèrent si essentiellement de celles de l'Europe, on dit cependant que leur caractère *polysynthétique* en général, se rapproche beaucoup du grec pour la richesse. Nous trouvons, par exemple, dans la langue arancanienne le mot *idnancloclavin*, (je ne désire pas manger avec lui), et un mot analogue dans la langue delaware, *n'schingiwipona* (je n'aime pas à manger avec lui.) M. Duponceau cite encore comme exemple de ce genre dans la langue delaware le mot *nachtischwanne* (assemblage d'îles séparées par des canaux qui sont tous navigables.)

#### VISITE AUX SOURCES CHAUDES JAILLISSANTES D'ISLANDE.

L'Islande, considérée moralement et physiquement, n'est pas moins qu'elle n'intéresse. Située par le 63<sup>e</sup>. degré de latitude, dans cette région où règne un hiver perpétuel, cette île accuse sur toute sa surface la présence de ces feux souterrains, dont l'effet est plus violent que la poudre et le ton-

nerrel et ses habitans, quoiqu'exilés dans les solitudes de la mer polaire, jouissent des bienfaits d'une antique civilisation; l'heureuse influence du christianisme s'est même fait sentir jusque dans des contrées lointaines. On a remarqué que les habitans des régions où les grandes merveilles de la nature apparaissent dans toute leur majesté, sont généralement contemplatifs, sérieux, et prédisposés aux impressions religieuses; et certes rien ne porte plus l'esprit à la méditation que ces laves éteintes que vos pieds foulent partout en Islande, que ces volcans qui vomissent incessamment des torrens de fumée et de flammes, des fleuves de bitumes, de soufre, de métal fondu, des nuées de cendres et de pierres; que ces colonnes d'eau bouillante qui jaillissent des entrailles de la terre, et atteignent à une hauteur de plus de cent pieds. Un voyageur anglais, le docteur HENDERSON, qui visita l'Islande, fait la description suivante de ce dernier phénomène, une des plus sublimes et des plus étonnantes merveilles de la nature.

Les sources chaudes jaillissantes les plus remarquables de l'Islande sont situées dans la partie sud-ouest de l'île, à une distance de trente-six milles environ du fameux mont Hécla, et à douze milles du village de Skálholt. La colonne de fumée s'apperoit pendant l'éruption, à une distance de seize milles. Les sources chaudes percent ordinairement dans la plaine, ou au pied d'une montagne, et quelques-unes jaillissent près du sommet. On trouve plus de cent sources chaudes dans un cercle de moins de deux milles. La plupart de ces sources sont désignées sous le nom de *geysir*, qui, dans l'ancienne langue scandinave, signifiait fontaine. Les deux sources qui sont les plus remarquables s'appellent le Grand-Geysir et le Nouveau-Geysir.

En approchant du Grand-Geysir, quand il est tranquille, vous remarquez une petite élévation, en forme de rampart circulaire, et du centre s'élève incessamment une grande quantité de fumée. Si vous gravissez ce rampart, vous apercevez un large bassin à moitié plein d'eau chaude, aussi claire que du cristal, et dans un bouillonnement continu. Le cratère, en forme d'entonnoir, a 18 à 19 pieds de diamètre, mais il s'élargit vers le sommet, et s'élève perpendiculairement au-dessus du bassin, qui peut avoir 120 à 130 pieds de diamètre, et environ 4 pieds de profondeur. L'intérieur du bassin présente une surface blanchâtre, consistant en une concrétion pierreuse qui est devenue lisse et brillante par l'action continue de l'eau bouillante. L'espèce de rampart qui s'est formé autour du bassin se compose de matières calcinées que dépose l'eau en débordant le bassin. L'eau chaude coule ensuite sur un

sol couvert de gazon ; les mousses et les autres végétaux imbibés du suc pierreux étaient aux yeux de magnifiques effets de pétrification.

Les éruptions arrivent à des intervalles très irréguliers. Elles s'annoncent par d'épouvantables explosions dans les entrailles de la terre, qui ressemblent au bruit du tonnerre. La force de l'explosion est si violente, qu'elle produit par sa réaction des secousses telles, qu'elles ébranlent et font trembler la terre, et sont un avis pour le voyageur de fuir à la hâte de ces lieux. Cependant l'eau commence à bouillonner avec une violence de plus en plus croissante ; bientôt l'eau qui est contenue dans le bassin est rejetée avec force dans les airs, et plusieurs jets successifs s'élèvent et retombent irrégulièrement, jusqu'à ce qu'une magnifique colonne d'eau bouillante, environnée d'une épaisse fumée, que cause la chaleur volcanique, s'élance à une prodigieuse hauteur. En ce moment la scène est belle, imposante, majestueuse ; la décrire serait une tâche trop au-dessus de nos forces. L'atmosphère s'emplit d'immenses nuages de fumée qui s'enchainent les uns dans les autres, et l'on aperçoit au milieu d'immenses colonnes d'eau qui s'élancent en bouillonnant dans toutes les directions, et se terminent en magnifiques girandoles.

L'eau en jaillissant dans les airs, réfléchit les plus jolies couleurs ; c'est tantôt un bleu pur et brillant, tantôt un bleu azuré ; mais la colonne d'eau, dans ses parties supérieures, n'a plus de couleur distincte, et ses jets, rompus en mille endroits, brillent de l'éclat de la neige. Quelques uns s'élancent perpendiculairement, avec la vélocité d'une flèche, dans les airs, et d'autres se courbent avec grâce. L'éruption se prolonge ainsi, jusqu'à ce que la force qui chasse l'eau soit épuisée. Alors la colonne d'eau s'abaisse par degrés et finit par disparaître ; mais elle s'élève peu d'instans après, elle emplit le bassin, et puis tout demeure dans le calme, jusqu'à l'éruption prochaine.

A une petite distance du Grand-Geysir est situé le Nouveau-Geysir, qui, à cause du bruit sourd et menaçant qu'il fait continuellement entendre, s'appelle aussi Geysir-Grondeur. Les naturels lui donnent le nom de *Strockn*, qui signifie littéralement baratte. La forme de cette source jaillissante est différente de celle du Grand-Geysir. Le cratère du *Strockn*, qui a près de quarante-quatre pieds de profondeur et neuf de diamètre, n'est pas entièrement circulaire, et n'est pas perpendiculaire, comme le cratère du Grand-Geysir. Sa bouche, au lieu de s'ouvrir au milieu d'un bassin, est garnie d'un côté d'un petit mur de matières fondues et calcinées, et de l'autre elle est de niveau avec la surface de la montagne. Les érup-

tions du Strochn diffèrent peu de celles du Grand-Geyser, si ce n'est que la colonne d'eau bouillante est d'un moindre diamètre.

Mes compagnons et moi, nous fûmes réveillés au jour, continue le docteur Henderson, par l'épouvantable bruit qui sortait de Strochn, et nous nous aperçûmes qu'il lançait dans les airs des torrens d'épaisse fumée; peu d'instans après, nous entendîmes une explosion terrible, comme si les flancs de la terre se fussent entr'ouverts, et à l'instant des colonnes d'eau s'élançèrent dans les airs, à une hauteur de soixante pieds environ. Comme un épais nuage nous déroba la vue du soleil, nous ne pensions pas que nous pussions voir quelque chose de plus beau que la scène que nous avions sous les yeux.

Mais l'éruption du Strochn durait à peine depuis vingt minutes, quand le Grand-Geyser, comme s'il eût été jaloux de sa réputation et indigné de l'admiration dans laquelle nous étions plongés, et des éloges que nous donnions à son rival, fit entendre tout à coup un bruit terrible, semblable à un coup de tonnerre, et vomit une telle quantité d'eau et de fumée, qu'il nous fut impossible de rester au lieu où nous étions, et la curiosité nous entraîna vers le bassin, comme si c'eût été la première irruption dont nous étions témoins. Cependant, quoique l'éruption du Grand-Geyser fût plus majestueuse à cause de sa hauteur et du diamètre de sa colonne d'eau, elle fut d'une beaucoup plus courte durée, car la colonne commença à s'abaisser au bout de cinq minutes, et quelques instans après, cette fontaine avait repris son état de tranquillité habituelle; tandis que le Nouveau-Geyser, quoique moins beau et moins majestueux, continua à vomir de l'eau et de la fumée pendant deux heures.

Une circonstance fort singulière, et que je ne dois pas oublier, c'est qu'en jetant une certaine quantité de grosses pierres dans l'intérieur du cratère du Strochn, je pus occasionner toutes les fois que je voulus, une éruption de quelques minutes; et je remarquai que dans ces occasions, la colonne d'eau bouillante, ainsi que les fragmens de pierre, parvenaient à une hauteur beaucoup plus grande que de coutume.

Les Islandais tirent parti de ces fontaines jaillissantes. Les plus chaudes leur servent à cuire des légumes, les viandes, les œufs et les autres provisions; ils y lavent leur linge, y courbent leurs instrumens de bois, et se baignent dans les sources moins chaudes. Les vaches qui boivent de ces eaux donnent du lait plus abondamment que les autres.

## UN ORIGINAL

UN soir, me promenant dans un bois voisin de la petite ville de B. . . , je rencontrai un groupe de paysans occupés à abattre un taillis et à scier des troncs d'arbre. Je ne sais pourquoi je m'avisai de leur demander si c'était qu'on voulait percer en cet endroit une nouvelle route. Ils se prirent à rire entre eux et m'engagèrent à continuer mon chemin, me disant qu'au sortir de la forêt je trouverais un *monsieur* debout sur une élévation de terrain, et qu'il répondrait à ma question. En effet, quelques instans après, j'aperçus un petit homme d'un certain âge, pâle de figure, en redingotte boutonnée, un bonnet de voyage sur la tête, et une sorte de carnassière sur le dos. Il était armé d'une longue-vue qu'il dirigeait fixement dans la direction du lieu où j'avais laissé les paysans.

Dès qu'il entendit mes pas, il repoussa les tuyaux de sa lunette, et me cria vivement : "Vous venez de la forêt, monsieur ; où en est le travail ?" — Je racontai ce que j'avais vu. "C'est bien, dit-il, c'est bien. Depuis trois heures du matin (il pouvait être alors six heures du soir,) depuis trois heures du matin, je suis ici en faction, et je commençais à croire que ces imbécilles, quoique je les paie assez cher, ma foi, me manqueraient de parole. Mais, grâce à Dieu, s'ils sont aussi avancés, j'espère que la perfective s'ouvrira au moment favorable."

Cela dit, il allonge sa lunette et la tourne vers le milieu du bois avec une attention et une gravité incroyables.

Quelques minutes après, une étendue assez considérable de bois tomba tout à coup, et une perspective s'étant ouverte comme par enchantement, je découvris au loin, sur le penchant d'un amphithéâtre de collines, les ruines d'un vieux château éclairées par les lueurs rouges du soleil couchant, c'était d'un effet admirable.

L'inconnu exprima son ravissement par quelques cris aigres et bizarres. Il demeura en extase pendant un quart d'heure environ devant ce spectacle. Ensuite il repoussa des deux bouts sa lunette entre ses mains, l'enferma dans sa carnassière, et sans me dire un seul mot, sans me saluer, sans me voir, il s'enfuit à toutes jambes.

Plus tard, j'appris que cet homme n'était nul autre que le baron R. . . , original de premier ordre, qui voyage continuellement à pied, comme le fameux baron GROTHUS, et fait avec fureur la chasse aux belles perspectives.

Arrive-t-il dans un pays où pour se procurer un point de vue pittoresque, il faut démolir des maisons, abattre des arbres, percer des rochers ; rien ne l'arrête : il ne recule devant au-

cune dépense ; il corrompt à force d'or et d'éloquence les propriétaires et les maçons, les bûcherons, les mineurs et autres. On raconte qu'il se mit en tête un jour d'incendier une des métairies les plus considérables du Tyrol, parce que, suivant lui, elle défigurait la contrée et détruisait toute l'harmonie du paysage. On avait eu beaucoup de peine à lui faire abandonner ce projet. Jamais on ne l'a vu deux fois dans le même pays.

*Journal Français.*

### LA COMÈTE DE 1835, &c.

La première Comète qui a paru cette année, sans être visible à l'œil nu, est connu sous le nom de comète de ENKE. La seconde, qui est passé à son périhélie le 27 Septembre, est connue sous le nom de BELIA. Elle n'a pas été visible à l'œil nu. Le 7 de ce mois, elle est parvenue au point le plus rapproché de la terre, à une distance d'environ 18,526,500 lieues. De toutes les comètes connues jusqu'à ce jour, celles qui se sont le plus approchées de la terre parurent dans les années 1680, 1634, et 1820. 160,800 lieues, étaient la petite distance qui les séparait de notre globe, et cependant ce voisinage n'occasionna aucune perturbation sur la terre. Voici venir la fautive comète dont on parle depuis longtemps ! C'est la grande Comète d'ALLAX, dont la période actuelle est de 27,997 jours. Cet astre, qui brilla dans toute sa splendeur en 1436, 1551, 1692, et 1759, apparaîtra encore aussi merveilleux en 1835. Cette comète sera visible pour toute l'Europe. Son passage au périhélie, aura lieu le 7 Novembre, et c'est dans tout ce mois que sa longue chevelure et son éclat auront acquis tout leur développement. Elle sera plus belle encore que celle de 1811.

REMEDE POUR LA PERIODE ALGIDE DU CHOLERA.— Extrait d'une lettre du Dr. KING de Londres, au Dr. KOREFF, de Paris. J'ai le plaisir de vous annoncer qu'on a décidément trouvé un remède pour la période algide du choléra : du moins on l'a donné avec un grand succès, dans les cas désespérés. C'est tout simplement de l'eau, de l'eau froide, tant que le malade en peut boire. Des malades en ont pris, ici jusqu'à trente chopines par jour : ils la vomissent pendant longtemps ; mais, à la fin, elle resta sur l'estomac ; il survient de la moiteur à la peau, la sécrétion urinaire se rétablit, et le malade se ranime. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la période vésiculaire avorte par ce moyen : les malades guérissent presque sans réaction. Assurément, je ne compterais pas sur ce moyen seul, ni ne voudrais l'employer dans d'autres périodes de la maladie ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que des morts (pour ainsi dire) sont revenus à la vie par l'emploi de ce remède. Les malades restans 24 ou 48 heures dans l'état de collapsus."